



This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

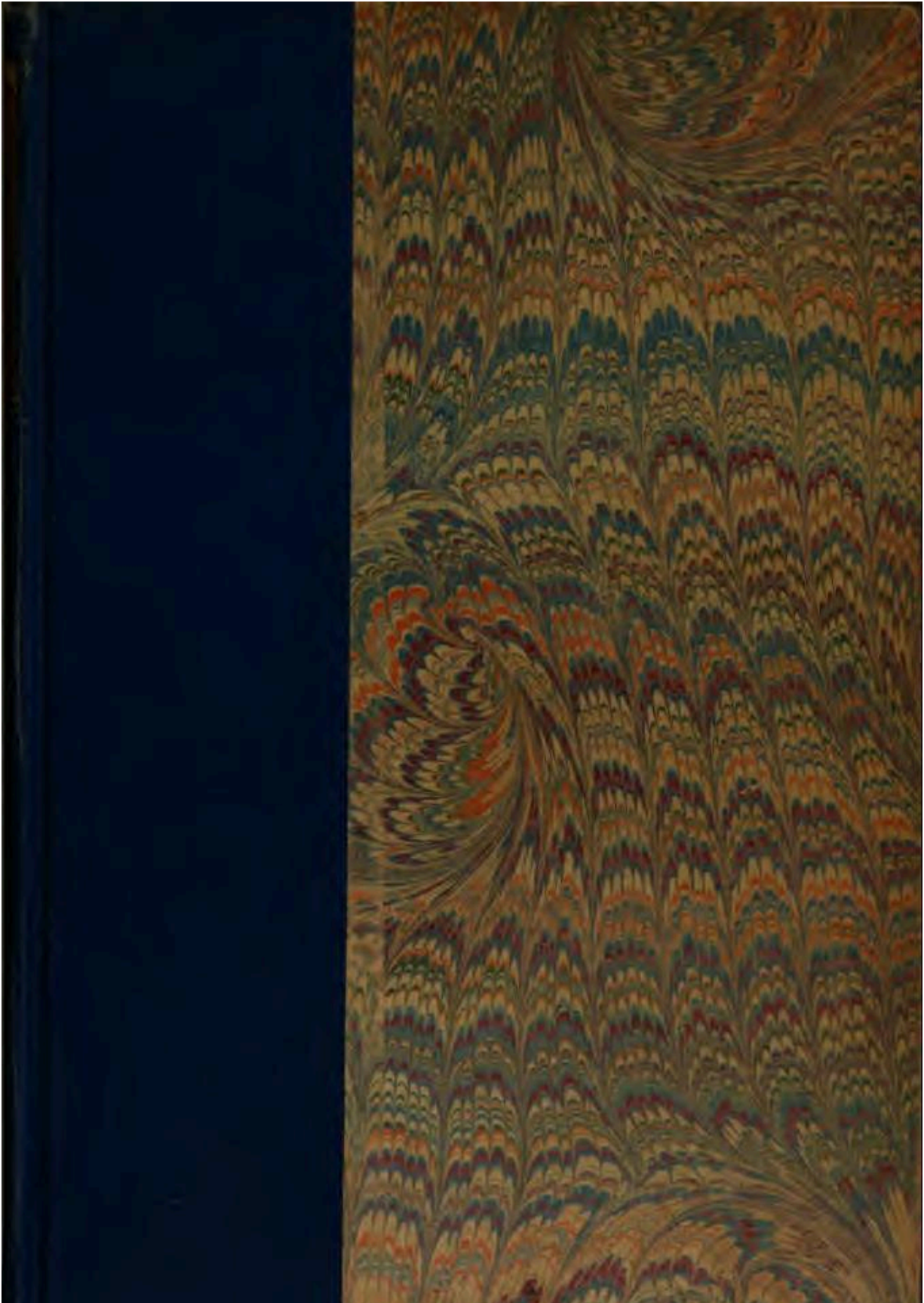
Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>







**The text on this page is estimated to be only 4.00% accurate**

Vct.F-<sup>in</sup>: A.5';l

**The text on this page is estimated to be only 29.22% accurate**

LORÉDAN LARCHEY LES JOUEURS DE MOTS Sur le trône.  
A la cour. .Dans le monde. A l'armée. Au Palais. Dans l'Église. Dans les  
lettres. Au théâtre. En boutique. Aux champs. Monsieur On. Se vendent 2 fr,  
50 c. (Tous drrtts résen^és.)

V LES JOUEURS DE MOTS \

LES JOUEURS DE MOTS Corapilation faite par Lorédan  
Larchey pour servir à l'histoire de l'esprit français. A PARIS CHEZ TOUS  
LES LIBRAIRES 1867

Joueurs , de mots!... Ce titre est neuf, trop neuf peut-être au gré des puristes qui ont toujours dit sans effort jeu de piquet ^ joueur de piquet. Peu m'importe donc que .joueurs de mots ne soit pas consacré par Vusage, La formation du mot est régulière, sa création est opportune, & nul autre ne saurait mieux qualifier les types de cette galerie.^ Mais, pourra-t-on dire encore, comment vos joueurs de mots serviront-ils à Vhis^ toire de V esprit français? Auraient-ils la prétention de le personnifier? Non, lecteur pointilleux, non! tous mes

(6) faiseurs d'équivoques sont à l'esprit français ce qu'une troupe légère est à un corps d'armée. Ni plus ni moins! Le calembour n'est pas un exercice généralement estimé. Comme tout le monde, je lui reconnais de grands défauts. Une fois qu'on se met à jouer sur les mots^ on risque j trop souvent, de tomber dans la puérilité, dans la recherche ou dans la niaiserie. Est-ce à dire pour cela qu'un jeu de mots nature & fin soit indigne de mémoire? Il m'en coûterait de le penser, & je veux, pour ma part, travailler à la réhabilitation du calembour^ en montrant qu'il n'a pas été dédaigné par nos plus graves personnages. Je pourrais ajouter qu'il a marqué de son sceau railleur beaucoup des événements de notre histoire. R\$is, princes, gens d'église & gens de

( 7) cour, gens de robe & gens d'épée, gens de lettres & gens de théâtre gens du peuple 6- femmes du monde, — tous vont figurer à leur tour dans notre galerie, sans oublier ce ferr/^/e- Monsieur On, que tout le monde entend & que personne ne voit. Entre les saillies de chacun, je choisirai les meilleures, sinon les moins mauvaises. La plus ancienne tradition me préoccupera toujours, car on sait que les mots sont souvent dénaturés, inventés ou attribués à d'autres qu'à leurs véritables auteurs. Dans le doute cependant, je ne m'abstiendrai pas toujours. Ne rien donner sans certificat d'origine eût diminué des neuf dixièmes mon répertoire sans profit réel pour le lecteur.

SUR LE TRONE LOUIS LE GROS Battue à Brenneville, la chevalerie française se retirait en désordre. Un soldat ennemi saute à la bride du cheval de Louis le Gros, en criant : « Le Roi est pris ! » — Même aux échecs, on ne prend pas le Roi, » riposte Louis le Gros en portant à l'agresseur un coup mortel. Malgré mon chauvinisme, je ne me porte a.



( >o) point caution de cette glorieuse répartie que j'ai rencontrée pour la première fois dans les Anecdotes françaises de 1774. ■s LOUIS XI Ayant résolu la mort du connétable de Saint-Pol, il l'aurait invité à se rapprocher de sa cour; — ne pouvant, écrivait-il, se priver plus longtemps d'une tête comme la sienne. Saint-Pol vint, & sa tête y resta. Même observation que pour le fait précédent, bien que celui-là ne jure pas avec le caractère du cauteleux monarque. HENRI IV C'est le Bièvre de nos souverains : il a de l'esprit à toute heure.

( II ) Voyez-le reçu par ces bons bourgeois de Chartres. Son armée vient de lui ouvrir les portes, car on se bat encore pour la Ligue. Devant le pont-levis stationne la députation du corps de ville. Son orateur ouvre la bouche pour discourir selon les règles. A peine a-t-il commencé : « Sire, la ville est soumise à Votre Majesté, tant par le droit divin que par le droit romain... — Ajoutez , par le droit canon , interrompt le vainqueur. » Et il pousse son cheval en avant. Plus tard, il y eut une M<sup>o</sup>\* de Guercheville qui ne se montra pas d'aussi bonne composition que la cité chartraine. Elle repoussa net les requêtes amoureuses du Béarnais, qui trouva le moyen de battre royalement en retraite. Il attacha d'emblée

( 12) une si vertueuse sujette à la personne de Marie de Médicis, & il motiva de la sorte cette promotion peu attendue : « Vous êtes si vraiment dame d'honneur, que la reine ma femme ne peut faire mieux que vous prendre pour telle. » Henri IV semble avoir volontiers joué sur le mot de canon, 11 disait encore en parlant de son abjuration : « Le meilleur canon que j'aie employé est « celui de la messe. Il m'a fait roi. » Il troublait aussi volontiers les orateurs. C'est Henri IV qui passe pour avoir excusé ainsi un président rouennais resté court dans sa harangue. « Les Normands sont sujets à manquer de parole. » . Le fmot n'est pas de bonne politique,

( "3 ) mais l'occasion de le placer était si belle! Un jour, Henri IV passant dans un village où il fut obligé de s'arrêter pour dîner, donna ordre qu'on lui fît venir celui du lieu qui passait pour avoir le plus d'esprit, afin de l'entretenir pendant le repas. On lui dit que c'était un nommé Gaillard. « Eh bien ! dit-il, qu'on l'aille quérir. » Ce paysan étant venu, le Roi lui commanda de s'asseoir vis-à-vis de lui, de l'autre côté de la table où il mangeait. « Comment t'appelles-tu? dit le Roi. — Sire, répondit le manant, je m'appelle Gaillard. — Quelle différence y a-t-il entre Gaillard et Paillard? — Sire, répondit le paysan, il n'y a que la différence entre deux. •— Ventre-SaintGris ! dit le Roi en riant, je ne croyais pas trouver un si grand esprit dans un si petit village, »

( 14) Ce trait de présence d'esprit se trouve ainsi raconté par Tallemant des Réaux. M. de Noailles avait écrit sur le lit de Marguerite de Bourbon, comtesse de Clèves : Nul lieu, nul bien ne me contente, Absent de ma divinité. Henri IV ajouta de sa main : I^ 'appelez pas ainsi ma tante, Elle aime trop rimmanitc'. La famille du peiitre Mignard était d'origine anglaise. Un mot royal lui fit quitter son nom de Moore. ~ A une revue de ses troupes, le Béarnais remarque dans les rangs un père accompagné de six fils. Frappé de leur bonne mine, il veut savoir comment s'appellent ces

(Ib) braves gens. Mais à peine a-t-il entendu le nom de Moore ; « Eh! non, dit-il, ce ne sont point là des Maures, mais bien des Mignards. n ~ En sa qualité d'infidèle, un maure passait autrefois pour le prototype du laid. » En roi qui aime à faire causer les gens, il écoutait un jardinier de Fontainebleau se plaindre de la mauvaise qualité des terres. Rien n'y pouvait pousser. « Eh bien ! il y faut semer des Gascons, dit gravement Henri IV. — Des Gascons?.., répète le jardinier ébahi. — Eh oui!... Ils prennent partout, ajoute le Roi avec un coup d'oeil à l'adresse du duc d'Épernon qui l'acconupagnait. » D'Épernon était méridional & passait pour âpre à la curée.

( i6) Un disciple d'Hippocrate et de Calvin rentre dans le giron de l'Eglise romaine. Son abjuration fait du bruit, & Henri IV l'annonce lui-même à son ministre par ce facétieux pronostic ; « Ah! Rosny, ta religion est bien malade... les médecins l'abandonnent. » f Pour achever la série, donnons la réponse mémorable que le roi de la poule au pot fit aux magistrats de sa bonne ville de Paris. Celle-ci allait avoir l'honneur de festoyer les députés des cantons suisses, & ses coffres étaient aussi à sec que les gosiers de ses illustres hôtes. Il faut trouver de l'argent à tout prix, pour payer le gala ; on n'imagine rien de miçux qu'un projet d'impôt sur les fontaines. Le mauvais effet d'une semblable mesure n'était pas douteux, & Henri IV le

(-■7 ) sent si bien qu'il invite les magistrats municipaux à trouver un autre moyen de trinquer avec Messieurs des Liges suisses & grisonnes. Il ajoute avec beaucoup d'à-propos : « Je ne veux vous laisser toucher à ces fontaines. Songez qu'à Notre-Seigneur Jésus seul il pût appartenir de changer l'eau en vin. » Le don de plaisanterie semble héréditaire dans la famille de Henri IV. Sa sœur Catherine, duchesse de Bar, avait eu parmi ses valets de cuisine un certain Fouquet de la Varenne, qui, sur je ne sais quelle occasion, devint le confident du Roi. — Un de ces confidents très-subalternes, d'ailleurs, & comme il en faut aux souverains galants. Si le poste était peu avouable, il était



( 1«) lucratif, & le sieur Fouquet y trouve les moyens de reparaître en magnifique équipage aux yeux de son ancienne maîtresse. Il en reçoit ce superbe compliment : « Eh! Fouquet, comme te voilà beau! Allons, je le vois... tu as plus gagné à ♦ porter les poulets de mon père qu\*à plumer les miens. » C'est ce pauvre Fouquet qui mourut de saisissement en s'entendant appeler maque..., par une pie qu'il était sur le point de tirer à la chasse. Il ne se doutait pas que cet oiseau diabolique avait été seriné par un paysan dont il avait abandonné la maison. Un bâtard de Henri IV, M. de Vendôme, s'arrête à Noyon et prend logis à Tauberge des Trois-Rois. Le fils de la maison venait

( -9) d'être reçu avocat. Comme tel, il jugea convenable d'aller tirer sa révérence à un hôte de si grande qualité. Ce garçon, qui était assez niais, s'annonce ainsi : « Je suis le fils des Trois-Rois. — Des Trois-Rois ! s'écrie Vendôme avec un feint respect... Mais je ne suis le fils que d'un. Prenez donc le fauteuil, monsieur, je vous dois le respect. »

MADemoiselle DE MONTpensier Elle ne le cédait point à Henri IV, lorsqu'il s'agissait d'interloquer les orateurs officiels. Investie princesse souveraine de Dombes, elle va prendre possession de son petit royaume. La réception est solennelle & un orateur s'avance à sa rencontre en déclamant : « Madame, la grandeur de votre nature...

(20) — Ma nature ! l'avez-vous vue? fait brus- ' quement M"« de Montpensier. » Le pauvre homme veut continuer en disant : « Cest, Madame, la grandeur de \_ votre naissance que... » Mais sa souveraine le dispense du reste & lui tourne le dos. — Il n'y a plus de prin cesse de cette taille aujourd'hui. GASTON d'oRLÉANS Ce prince conspirateur est trahi pour la troisième ou la quatrième fois par son confident, l'abbé de La Rivière, Cette fâcheuse nouvelle ne lui arrache qu'une re'flexion : « Oh! La Rivière sait bien ce que je vauz, car il m'a déjà vendu. » Plus d'un jeu de mots continua la ven

(21) geance du prince. Les pamphlets de la Fronde ne tarissent pas sur ce qu'on appelait alors les débordements de La Rivière . Et lorsque cet abbé peu délicat eut fait le voyage d'Italie sans avoir pu se faire nommer cardinal, le malin Bautru, le voyant tout enrhumé, lui détacha ce beau compliment de condoléance : « Voilà ce que c'est que de revenir de Rome sans chapeau. » LOUIS XIV Oui, vraiment, le grand Roi, le Roi grand par excellence, s'est abaissé jusqu'au calembour. Et le suivant n'est réellement pas mauvais. Moreau, musicien ordinaire de Sa Majesté, n'était pas bien vu de l'archevêque

( " ) de Reims, Outré par quelques railleries, le prélat avait hautement menacé l'artiste de lui faire donner congé. En effet, un peu après, comme Tartiste chantait au concert de la cour un morceau de sa composition, l'archevêque se place derrière le fauteuil du Roi? il manifeste hautement son improbation. Jamais Moreau ne lui a paru moins en voix. Le Roi entendait cette grande critique. Comme il n'en ignorait pas le vrai motif, il finit par «se retourner du côté de l'arcKe vêque, en l'interpellant ainsi : « Monsieur de Reims, soyons plus franc... Ce n'est pas que Moreau ne chante bien, — mais il parle mal. » En une autre occasion , la belle-fille de Louis XIV, qui était Bavaroise, sut • montrer une finesse toute française.

(23) Un jour, elle dormait, ou, du moins, faisait semblant de dormir. Entre la princesse de Conti, qui, après l'avoir bien considérée, fait tout haut cette réflexion : « Madame la dauphine est encore plus laide en dormant que lorsqu'elle veille. » Celle-ci prenant la parole sans ouvrir les yeux : « Eh! Madame, tout le monde n'est pas enfant de l'amour. » La princesse de Conti était une fille de Louis XIV & de M<sup>lle</sup> de la Vallière. Le prince de Conti, son beau-père, avait plus d'esprit. Un jour, il allait visiter la grande terrasse du château de Meudon, pour laquelle on accusait le surintendant Servien d'avoir dépensé des sommes énormes provenant de mauvaise source. Les honneurs de la résidence lui sont faits

(24) par Servien lui-même qui, voulant réagir contre l'opinion publique, dit en montrant sa fameuse terrasse : « Tout le monde se persuade que cette terrasse me coûte des sommes infinies. Cependant, Monseigneur, vous ne sauriez croire à combien peu elle me revient; elle ne me coûte que dix mille écus. — Vraiment, répondit M. le prince, c'est encore plus que je ne pensais, car je m'imaginais qu'elle ne vous coûtait rien du tout. » Le duc du Maine, un autre fils légitimé du grand Roi, jouait dans une chambre où se trouvait le grand Condé. — Impatienté, celui-ci le réprimande : « Vous faites bien du bruit, Monsieur. — Plaise à Dieu, Monsieur, que j'en puisse faire un jour autant que vous. » C'est bien profond pour un enfant.

(25) LE REGENT « Le duc d'Orléans eut une petite fille avec la Desmaret, de la Comédie française. Elle voudrait bien le charger d'un second enfant, mais il a répondu : « — Non, cet enfant est trop arlequin. » Elle demande ce qu'il entend par là, & il ajoute simplement : « Il est de trop de pièces différentes. » De sorte qu'elle est obligée de le garder. » Le fait est ainsi raconté dans les Memoires de Charlotte de Bavière, veuve de Monsieur, frère de Louis XIV; plus connue sous le nom de Princesse palatine, à la date du 23 septembre 1717. L'abbesse de Chelles, fille de M. le duc d'Orléans, écrivant au Régent pour lui 0



( 20 ) demander une grâce, se donna la qualité d'épouse de Jésus-Christ I Ce prince répondit en riant : « Il y" a trop longtemps que je suis brouillé avec mon gendre pour rien accorder à sa femme. » L'épigramme était méritée par une abbessc que n'a pas épargnée la chronique scandaleuse de son temps. LOUIS XV On lui prête dans sa jeunesse une équivoque sur la toute-puissance de M"« de Maintenon. Louis XIV ayant dit dans un entretien sur la situation critique de la France : « Nous maintiendrons la couronne. » Le dauphin aurait répété ironiquement : « Maintenons-la. » (Maintenon l'a).

( ^7 ) Mais, sans faire tort à Tesprit de Louis XV' qui -était très-fin, j'accorde plu» de confiance aux traits suivants. Pendant une séance accordée à Latour, son peintre de portraits, le Roi lui demande ce qu'on dit de nouveau à Paris. 0 On n\*est. pas content, dit franchement Latour. On trouve que les affaires vont mal. — Elles peuvent devenir meilleures, répond le Roi piqué. — Ce serait difficile, continue Latour en insistant... Et puis, nous n'avons plus de marine. — Mais, Monsieur, je crois que vous oubliez celles de Vernet. » Pour un monarque embarrassé , c'était remettre habilement un sujet à sa place.

( 28 ) C'est aux Souvenirs du duc de Lévis que je dois la mémoire de ce dernier mot. La Correspondance de Grimm va me permettre d'en donner un autre vraiment digne d'un sage. En 1762, Louis XV visite les nouveaux bureaux du ministère de la guerre. Il entre partout &, sur une table, il trouve une paire de lunettes dont il veut faire Tessai, en disant : « Voyons un peu si elles valent celles dont je me sers! » On juge roccasion superbe pour glisser sous le nez du Roi son propre éloge, pompeusement calligraphié par le plus habile expéditionnaire de la maison. Mais Louis XV, rejetant aussitôt ses lunettes : « Allons! je vois qu'elles ne sont pas

( 29 ) meilleures que les miennes... Elles grossissent trop les objets. » Voici maintenant une citation non moins heureusement placée. ir était question de nommer Papillon à l'intendance des menus plaisirs. « Votre Majesté n'ignore pas que c'est un sot? objecte un ennemi du futur intendant. — Raison de plus ! fait le Roi. N'a-t-on pas dit que • 1.68 sots sont Ici-bas pour nos merus plaisirs? » LOUIS XVI On veut que, des sa jeunesse, il ait encouru le mécontentement de Louis XV pour cette réponse à un éloge enthousipste b.

(30) des dispositions de la Pompadour pour la langue allemande. .  
« Sire, je ne nie pas que M""\* de Pompadour parle bien l'allemand, mais ce que je sais, c'est qu'elle écorche furieusement le français. » La répartie emporte la piète. On peut en dire autant de la suivante : Un jour, à Versailles, Louis XVI voit se présenter le comte de Lauraguais. Il n'airnait pas ce seigneur excentrique qui faisait alors (1766) beaucoup parler de lui comme sportman & comme philosophe. Cependant, il lui adresse la parole.  
« D'où vient monsieur de Lauraguais if — D'Angleterre, Sire. — Et qu'avez-vous été faire là ? — Apprendre à penser, Sire. — Panser quoi?... Des chevaux ! «

( 30 Marie - Antoinette a commis aussi une équivoque, une seule, mais qui peut compter pour quatre. Laissons parler un écrit du temps. (Les Mémoires secrets du 21 août 1778.) « On prétend que la Reine a singulièrement annoncé au Roi la certitude de sa grossesse : « — Sire, lui - a-t-elle dit, je viens vous « demander justice contre un de vos sujets « qui m'a violemment insultée... » . « Le Roi, ému du ton sérieux de Sa Majesté, s'est empressé de la faire expliquer ? « — Oui, Sire, a-t-elle continué, il s'en est « trouvé un assez audacieux, le dirai-jê; « poui\* me donner des coups de pieds dans « le ventre. » « Alors son auguste époux a compris le calembour, & en a ri de bon cœur. » Grimm répète cette anecdote dans les mêmes te;-mes.

( 32 ) Louis XVI n'aimait pas les dettes, les dettes de jeu surtout. Un prince de sa famille, qui n'avait pu Faire contribuer le trésor royal au désintéressement de ses créanciers, s'en venge en déclarant qu'il ne faut plus dire ; « Louis, roi de France & de Navarre. » Mais ; « Louis, roi de France & avare. » On rapporte le propos au souverain qui se contente de l'apprécier aiiisi : « Il a raison. Je suis roi de France & avare... du bien de mes sujets. » Toutes ces réparties de Louis XVI me paraissent d'autant plus dignes de foi que, dès sa première jeunesse, elles préoccupèrent les contemporains. C'est ainsi que Bachaumont le montre répondant au comte de Provence qui, sur je ne sais quelle faute de français, l'engageait à mieux savoir sa langue. \*

(33) « Et vous, mon frère, tâchez tie retenir la vôtre! »

NAPOLÉON 1" On craignait sa jeunesse, lorsqu'il fut question de le placer à la tête de Tarmée d'Italie. « Qu'on me laisse faire ! aurait-il dit, ceux qui me trouvent trop jeune reconnaîtront bien vite leur erreur, car^ -dans six mois, j'aurai Milan. • On lui présente le baron VoHant. « Voilant ! Un beau nom pour un commissaire ordonnateur. » La plaisanterie était mauvaise, & le baron Voilant ne pouvait en rire que de mauvaise grâce. Il se contente de se retrancher derrière les deux L de son nom.



(34) a Deux L! raison de plus^ continue impitoyablement Napoléon. — Avec deux ailes, on n'en vole que mieux ! » On lui prête une intention dans les choix de certains fonctionnaires dont les noms cadraient avec leurs charges^ tels que Lannesj colonel général des Suisses & Grisons; — Gardanne, gouverneur des pages, — Bigot de Préameneu, ministre des cultes ; — • Jean Bon, préfet de Mayence ; — Perrin, duc de Bellune, — Etant simple soldat, ce dernier avait reçu de ses camarades le sobriquet de BeausoleiL Lorsque l'Empereur fit duc de Dantzick le maréchal Lefebvre, il voulut que l'huissier de son cabinet annonçât le premier ce titre au nouveau dignitaire. Tout surpris de s'entendre ainsi nommer, Lefebvre s'ar

(35) rête en interrogeant du regard l'Empereur, qui lui tend la main en disant : « C'est bien de vous qu'il s'agit. Quand je fais un duc, ce n'est pas un comte. » En une autre occasion, Napoléon commit un calembour sans le vouloir. Lors de la discussion du Code civil au Conseil d'Etat, on en était arrivé à la question de savoir comment une femme, ayant abandonné le domicile conjugal, pourrait être contrainte d'y rentrer. Le grave & savant Merlin était le premier à donner son avis. « D'abord, dit-il, on la sommerá. — Comment! reprit l'Empereur; mais nous ne plaisantons pas ici; discutons sérieusement. — Je ne plaisante en aucune manière. >- Vous ne plaisantez pas ! Et , quand

(36) on l'aura assommée, on sera bien avancé. » A ce mot, rien ne put arrêter Thilarité du conseil que TEmpeur ne tarda point à partager lui-mêmes. La gaieté fut telle qu'il y eut nécessité de renvoyer la discussion au lendemain. À plusieurs versions connues de ce fait, j'ai préféré celle du comte Real comme la plus sûre. On la retrouve dans le tome I\*' de ses Indiscrétions, LOUIS XVIII Sentant sa fin prochaine, il fit donner à la garde du château ce mot d'ordre symbolique : — Saint-Denis, — Givet. Rien ne prouve l'authenticité de ce calembour suprême. On peut affirmer davantage celui dont fut honoré M. Roger, lors de sa nooiinacion académique ; nomination

(37) médiocrement justifiée par la composition d^ quelques pièces, entre lesquelles se trouvait la comédie de V Avocat, y Faute de mieux, le Roi partit de là pour faire ce gracieux' compliment : « Votre cause. Monsieur, a été gagnée par un très-bon avocat. » Comme V Avocat, imité de Tltalien, n\*appartehait pas en propre à Roger, le compliment passa pour une malice & les critiques se donnèrent ample carrière. Ainsi, Fauteur des Salons de Curtius, (1826 , où nous avons puisé ces détails» ne soutient Roger que pour mieux le perdre. « Sans doute, écrit-il, on ne peut dire que M. Roger soit, un profond moraliste, mais c\*est un écrivain correct. Pour lui les lettres n'ont plus de secrets. » Notez que le nouvel académicien était

**The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate**

( 38 ) secrétaire général des postes, & qu'en ce temps on" parlait fort du fameux cabinet noir où se violait le secret des correspondances privées. J

**The text on this page is estimated to be only 28.48% accurate**

GENS DE COUR ET GENS EN PLACE M\*« d'entragues Les  
bons mots d'Henri IV semblent avoir mis sa cour en verve. Comme il  
demandait à M"« d'Entragues : a Par oùy Madame, pourrait-on gagner votre  
chambre? — Par rÊglise, Sire, indique fièrement la dame. » '

**The text on this page is estimated to be only 28.43% accurate**

( 4« ) d'aubigné Une autre fois, c'est d'Aubigné, qui en retour de services réels où il n'avait pas épargné sa bourse, reçoit un portrait du Roi pour toute indemnité. Tant de ladronerie mérite une punition. — Il l'inflige en quatre vers : Ce prince est d'étrange nature; Je ne Mis qui diable l'a fait : Car il récompense en peinture Ceux qui le serrent en effet\*

BASSOWPIERRE Lui aussi avait servi Henri comme Ambassadeur en Espagne. Il contait un jour, «ntre autres détails assez comiques de son e'htree à Madrid, comment il montait une

( 41 ) jolie petite mule envoyée par Sa Majesté catholique : « Oh! la belle chose que c'était, fait le Roi, de voir un âne sur une mule ! — Tout beau, Sire! réplique Bassompierre... c'est vous que je représentais. » Plus tard, sous le règne de Louis XIII, Bassompierre jouait à un jeu de société qui était alors fort de mode. Chaque personne de la compagnie se cachait la moitié du visage pour se faire dire : « Vous ressemblez à tel ou tel animal, m/ Vint le tour d'un personnage qu'on savait espion dû cardinal de Richelieu. « Pour celui-là, proclame Bassompierre... c'est un barbet... Nous savons tous qu'il rapporte merveilleusement. »



(4i ) SULLY On tient au Louvre une conférence religieuse où  
Tabbé Du Perron triomphe du ministre Duplessis-Mornay, l'une des  
lumières du protestantisme. « Eh bien ! dit Henri IV à Sully, votre pape a  
donc été terrassé ? — Riez! Riez!... Mornay est si bien le pape qu'il fera son  
adversaire cardinal. » Le succès de Du Perron lui valut en effet ^e chajpeau  
rouge. ROQUELAURE Un autre familier du Roi, Roquelaure, écoutait des  
doléances causées par une gastrite. « Y conçois-tu rien? disait Henri IV.

( 43 ) Au temps où tout était r<sup>^</sup>pi contre moi, je mangeais de bon appétit. Maintenant je n'ai plus rien à souhaiter<sup>^</sup> et mon estomac me fait faute. — La chose me surprend peu, répond l<sup>^</sup>oquQlaure».. Au temps dont vous parlez, le pape n'était point votre ami... & un excommunié a un appétit du diable. » Roquelaure ne ménageait personne dans ses à propos. lUnant un jour chez la duchesse de Bouillon, il fourre ses doigts dans la salière. La duchesse s\*indigne de ce manque de convenance, elle reprend la salière et feint de s'apercevoir pour la première fois du dégât causé par les doigts de son convive. « Oh ! dit-elle tout haut, voici la passée d'yne grande bête. » L'allusion était facile à saisir, même pour

' 44 ) ceux des assistants qui ne possédaient pas leur vocabulaire de -vénerie. Mais à chasse■ resse chasseur et demi ! — Roquelaure réplique en la même langue : « La bonne cagne! Elle a le sentiment bon ! • (La bonne chienne ! Elle a bon flair !) Quelle' idée singulière ces deux mots donnent de H grande société d'alors ! LE DUC D\*ÉPERNON Le duc D^Épernon sortait du palais par le grand escalier. Sur les degrés, il croise le cardinal de Richelieu, dont le crédit à la cour menaçait fort le sien. On se salue, & le cardinal demande pour la forme : « Quoi de nouveau, Monsieur le duc? — Rien, Monsieur le cardinal, si ce n'est que vous montez & moi que je descends. » Richelieu i^éplique avec vivacité. « X

— I I . .»! »fl»(45) ■ « Si Dieu m'avait donné 'plus de santé & de forces, je monteraï plus vite que vous ne descendez ! » Ce jeu de mots redoublé mérite de rester comme un spécimen de Tescrime de cour. La kngue y fait comme l'épée, ses feintes & ses parades. LE SUCCESSEtJR DE VENDOME A son entrée dans une ville, un gouverneur de province prend la bourse qui lui était présentée, pour la montre seulement & sslon Tusage. On voit d'ici l'effroi des pauvres échevins. « Mais, objectent-ils, nous osions espérer qu'en Ja refusant vous imiteriez M. de Vendôme, votre insigne prédécesseur. — Oh ! avoue modestement l'avide gouc.

(46) verneur. M. de\* Vendôme était un homme inimitable. » UN  
COURTISAN Comme on annonçait à Louis XIV que Mazarin avait rendu  
son âme à Dieu (c66i). « Sire, hasarde un courtisan, je doute que Dieu  
veuille l'accepter. » M. DE LAIGLE Un gentilhomme, placé sur le passage  
de Louis XIV, 'le regarde avec une fixité telle que le monarque lui-même  
s\*en étonne : \_ « Vous me regardez bien attentivement, Monsieur.  
Comment vous nomme-t-on? — Sire, je me nomme Laigle. Votre Majesté  
n'ignore pas que l'aigle seul peut fixer le soleil. »

(47) La ^illie parut d'autant plus heureuse que Louis XdV avai,t, comme chacun sait, adopté le soleil pout' emblème. M. DE LA FEUI|.LADE I^ comte de La Chaise, neveu du célèbre confesseur, avait acheté la charge de capitaine de la porte, &, avant qu'on eût presque jaipais oui parler de. lui, il parut un beau matin à Versailles avec la baguette noire qui était Tinsigne de sa charge. Le duc d'Uzès, qui le vit en cette fonction, dit en riant au maréchal de La Feuillade : « On ne dira pas du moins que La Chaise soit venu, en mendiant, le bâton blanc à la main. » A quoi le maréchal répondit aussitôt : « Il n'avait garde, il avait trop bien frotté

. ( 48 : son bâton à la robe de son onde. » Spirituelle repartie consignée dansr les Souvenirs du président Bouhier. If. DE VIVONNE Louis XIV témoignait sa surprise de voir M. de Schomberg un allemand, se faire tour à tour naturaliser Hollandais, Anglais, Français et Portugais. « Que voulez- vous, Sire, répond Vivonne, c'est un pauvre homme qui essaie de tous les états pour vivre. » Mot plus piquant que juste. Si Schomberg s'était fait Portugais, il y avait été forcé par la révocation de Tédit de Nantes, & il avait bravement gagné au service de la France son bâton de maréchal.

C 49 ) M. DE MONTES? AN ' Jouait au lansquenet. Comme il pestait en perdant sur sa carte, qui était le roi de cœur, une présidente lui lance cette méchante allusion aux infortunes conjugales dont Louis XIV était la cause : « Calmez-vous, Monsieur, ce n'est point le roi de cœur qui vous a fait le plus de mal. — Si ma femme est à un Louis, vous êtes à trente sous! » riposte le mari furieux. ^ m"\* de SÉVIGNÉ ' « Je ne sais — écrit M"\* de Sévigné — auquel des courtisans la langue a fourché le premier... Ils appellent tout bas M"« de



( 30 ) Maintenant... Madame de Maintenant. » Le souvenir, de M\*\*\* de Fontanges, de la Vallière et de Monlespan donne du piquant à cette équivoque.. Tous les mot^ de M"\* de Sévigné ne font p^s autant d'honneur à sa réputation d'esprit. m"\*, beraud Nous prenons les deux saillies suivantes dans un texte contemporain : Le maréchal de Viieroy étaat allé à Lyon en 17 14, au sujet d'une petite sédition qui y étoit arrivée, ce ne furent pendant son séjour en cette ville que .festes et réjouissances. Une dame de Paris, qui apprit que celles de Lyon s'empressoient fort à lui plaire,- écrivant à l'une d'elles, lui demanda à laquelle le maréchal avait donné le mouchoir. La vieille demoiselle

>v«^ (5i ) Béraud, qui a été autrefois fort des amies du maréchal, ayant vu cette lettre, dit à la dame qui Tavoit reçue : «' Mandez à votre amie que M. le maréchal ne se mouche \*plus. » LA ifARQUISE DE LA BAUME Elle présentoit un jour au {loi son fils, le comte de Tallard, alors âgé de dix-sept ans, ^ depuis maréchal de France. Elle demandoit pour lui la lieutenance du Roi du Lyonnais. Â quoi le Roi, opposant sa trop grande jeunesse : « Hé, Sire, repartit-elle, ne lui opposez point un défaut qui se répare tous les jours. » » M"\* DE LA SABLIÈRE ♦ Un magistrat, parent de M""\* de la

**The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate**

( 32 } Sablière , la catéchisait d'un ton grave : « Quoi, Madame, toujours de Tamour! toujours des amants! Les bêtes n\*o'nt du moins qu'une saison. — C'est vrai, Monsieur, mais ce sont des bêtes. » ^ LE COMTE d'aRGENSON Ce lieutenant de police admonestait le pamphlétaire Desfontaines qui présente cette excuse pitoyable : « Mais, Monseigneur, il faut bien que je vive. — Je n'en vois pas la nécessité. \* Je dois encore cet autre mot aux Souvenirs de Bouhier. « M. d'Aligre président à mortier au Parlement de Paris, mort cette année 1720, ctoit une homme trcs-médiocre. Un jour,

j signant le contrat de mariage d'un de ses parents, avec lequel U avoit quelques affaires, & craignant que sa signature ne lui fît quelque préjudice, il mit au bas dç son » nom ces mots : Ut testis. — M. d\*Argenson, qui n'étoit alors que lieutenant de police, signant après lui, & voyant cette signati<sup>^</sup>re, pour s\*en. moquer, mit au bas de la sienne , — Ut testictis, » LE DUC DE I.AUZUN En 171 3 il voyait, comme beaucoup d'autres, ses revenus atteints par certaine ordonnance royale qui avait fort diminué les rentes assignées sur Thôtel-de-ville de Paris. Il ne manque pas de se plaindre hautement dans une visite à M"\* Desmarets, femme du contrôleur général des finances. En bonne épouse, celle-ci plaide pour son y

: 54 ) mari & se retranche derrière le proverbe bien connu : u II  
n\*y a pas de plus embarrassés que ceux qui tiennent la queue de la poêle.  
— Parbleu, Madame, s'écria Lauzun, quedirez-vous alors de ceux qu'on-  
fricasse? » UN MINISTRE I Au plus fort de sa faveur, M"« de Pompadour  
(née Poisson) demande au Roi le cordon-bleu pour son frère. Le monarque  
consulte un ministre qui essaye de tourner la question par cette plaisanterie :  
« Je ne crois pas ce Poisson assez gros pour être mis au bleu. » M"\* DE  
FORGEVILLE - On discourait sur la philosophie — le

(55) sujet à la mode — chez M<sup>re</sup> de Forgeville qui tenait bureau d'esprit dans le Paris du dix-septième siècle. « Mais, mon Dieu! disait-elle, pourquoi toujours votre grand mot de philosophie? Que! bien ont-ils fait, vos philosophes? L'humanité s'en trouve-t-elle plus heureuse? — Quel bien ils ont fait, Madame ! s'écrie d'Alembert... Mais comptez-vous pour rien cette forêt de préjugés qu'ils ont abattue . pour frayer un chemin à la vérité ? — Ah! c'est donc pour cela que vous nous débitez tant de fagots. » ROUILLÉ OU QOUDRAY il était sous la Régence^ membre du conseil des finances. On reconnaissait en lui un honnête homme dont le seul défaut était de boire.

(56) Le duc de Noailles, qui présidait le conseil, va jusqu'à lui dire, au fort d'une discussion : (c Monsieur Rouillé, il y a là de la bouteille. — Cela se peut, Monsieur, mais il n'y a jamais de pot- de-vin. » LA POPBLINIÈRE On s'en moquait parfois à la cour, où , on se moque volontiers des financiers lorsqu'on n'en a pas besoin. Comme il se vçyait accosté par un personnage qui feignait de chercher dans ses souvenirs, en disant : « Il me semble, Monsieur, vous avoir vu quelque part. » La Popelinière se contente de répondre avec un air bonhomme.

**The text on this page is estimated to be only 27.20% accurate**

« C'est possible » Monsieur, j'y vais quelquefois. » M. DE CONFLANS Le cardinal de Luynes se trouvant chez la duchesse d'Angoulême, M. de Conflans plaisanta son Eminence, qui avait pris pour porte-queue un chevalier de Saint-Louis. Le prélat se retranche derrière l'usage qu'il a toujours observé d'avoir un gentilhomme caudataire. « Et qui plus est, ajouta-t-il, le prédécesseur de celui-ci portait le nom & les armes de Conflans. — U y a longtemps, en effet, répliqua M. de Conflans avec gaîté, qu'il se trouve dans ma famille de pauvres hères dans le cas de tirer le diable par la queue. »



**The text on this page is estimated to be only 29.93% accurate**

(58) Son Eminence, déconcertée, devint la risée générale^ & en fut si furieuse qu'elle ne reçut plus chez elle cet homme à bons mots... La réplique de M. de Conflans a fait les délices de tous les recueils d\*anas du commencement de ce siècle. Elle est rapportée pour la première fois par Bachaumbut dans ses Mémoires d'avril 176^» au te^Kte desquels je me conforme ici. LE HARÉCHAL DE RICHELIEU « La cour de France fait son carême de 1 7 yS. Un hardi prédicateur, Tabbé de Beauvais, ne craint pas de flétrir devant Louis XV la conduite des vieillards débauchés. « Eh bien! maréchal, dit le Roi en prenant le bras de Richelieu au sortir de la chapelle, ne vous semble-t-il p«s que

**The text on this page is estimated to be only 29.08% accurate**

(59) Tabbé lance quelques pierres dans votre jardin? — Je le confesse, Sire, et je trouve même ces pi'errres si fortement lancées qu'il a dû en rejaillir jusque dans votre parc de Versailles. » C'est aussi Richelieu qui, sollicité de demander pour Moncrif, l'auteur de V Histoire des ChatSy une place d'historiographe du Roi, fit justice d'une prétention aussi peu fondée par ces seuls mots : « Historiographe ! Vous voulez dire historiogriffe? » On attribue généralement cette réponse à d'Argenson. Nous avons préféré le témoignage de Grimm. Le comte de Grasse m«urt & le comte d'Estaing lui succède dans le commandement

de notre armée navale des Antilles (1778}. Cette nomination est saluée par un nouveau calembour du maréchal, . « Après avoir rendu grâce à Dieu, nous allons nous remettre au destin, » Sur ses vieux jours (avril 1773), le caustique Richelieu devait être la victime d'une équivoque d'autant plus cruelle qu'elle était commise par son propre fils. Une grave maladie de peau» suite de ses campagnes amoureuses, nécessitait, entre autres remèdes, l'application ' quotidienne de tranches de veau cru sur son épiderme. A la première nouvelle du régime, le duc de Fron^ac va partout déclarer que son père n'est plus qu'un vieux bouquin relié en veau. On sait que bouquin est un synonyme familier de débauché.

( <> ' ) Cet affreux jeu de mots vaut toute une leçon sur les bons exemples que les pères doivent donner à leurs enfants. M. DE BIÈVRE (1754-1789). Il tient une des places les plus importantes de ce recueil. Cet écuyer de Monsieur, ce mestre.de camp de cavalerie, ce marquis fils d'un chirurgtten du Roi, cet auteur d'une assez bonne comédie qui resta longtemps au répertoire, — le Séducteuvy — est moins connu par ses titres et par ses services que par \fti nombre prodigieux de calembours, dont beaucoup sont exécrales. On peut déclarer que M. de Bièvre a discrédité le genre. Pour lui, la confection du jeu de mots fut, à la lettre, .un métier qu'il exerça sans relâche, en tous lieux, à toute occasion. d

(60 Voici un choix de ses saillies ; -^ je les ai, autant que possible, dégagées des inepties que les Bièvrina placent sur la même ligne. « Marquis, disait un jour Louis XVI, vous qui faites des calembours, faites-en donc sur moi ? — Sire, vous n'êtes pas un sujet. » Le comte d\* Artois lui fit faire un à-propos du même genre dans une autre circonstance (1775). tt Monsieur de Bièvre, avait-il demandé, je ne vous demande qu'une pointe, mais je la veux courte & bonne. — Monseigneur oublie que nous sommes en été... Les courtes-pointes ne sont pas de saison. » A la cour, les propos-de M. de Bièvre

(63) s'acèrent hardiment. On sent que sa manie est entourée d'indulgence. , t .Voilà un prince revenu sur Teàu. Il fait des choses bien louables, » — proclame- t-il en voyant le duc de Chartres, duquel on médisait fort, retirer son jockey de la rivière, & mettre en location les boutiques de son palais. » « Monsieur Le noir n'Kplxxslsi peau lisse, » annonce-t-il encore en voyant qu'une éruption a couvert de boutons la figure du lieutenant de police (lyyS). « Comment M. Lenoir a-t-il pu prendre pour maîtresse une dame Leblanc? se fait demander M. de Bièvre pour répondre : M C'e&t pour faire œuvre pie. » Après un repas dans le menu duquel un

(64) plat de haricots 'avait sans doute eu l'honneur de figurer, Louis XVI livre passage à quelques ilatuosités. M. de Bièvre de murmurer dans les groupes : « Bonne nouvelle! Des bruits de paix courent à Versailles. » \* On craignait alors beaucoup la guerre. Grimm, qui rapporte cette équivoque mémorable (24 février. 1778), ajoute qu'un seigneur dont par malheur on n'a point retenu le nom, reprit : « Vraiment, ils n'ont pas lieu sans fondement. » Bien avant la chanson de Vatout, on a célébré le maire d'Eu. Lors de la convocation des notables, M. de Bièvre allait répétant que le maire d'F)u serait de l'assemblée, mais que le maire d'Avalon avait refusé de se trouver près de l'endroit où il siégeait.

**The text on this page is estimated to be only 29.67% accurate**

(65) Il avait honoré du sobriquet mythologique de Dardanus le marquis de la Villette, dont les goûts antiphy<sup>^</sup>ques- jouissaient du plus déplorable renom. Dans le feu d'une discussion avec le chevalier de Damas, il s'écrie : \* « Vous êtes tranchant. Monsieur. Rien qu'à cela, j'eusse deviné en vous un Damas. » Après avoir assisté au grand couvert à V<sup>^</sup>ersailles, il affirme avoir vu des huîtres traverser.le palais royal. M"« Desrones lui fait don de son portrait. Il trouve l'œuvre mal réussie, tout exprès pour placer cette critique : « Quel mauvais peintre a pu faire une croûte de ma mie? » - Ne célébrez pas devant lui. le- mérite des



( 66 ) I \* bougies composées par le chirurgien Dar.an pour prévenir les rétentions d\*urine. Il s'en moque en déclarant que l'inventeur prend des vessies pour des lanternes (1773). « M. de Bièvre voulut être de l'Académie. « Et pourquoi pas? Sans compter sa comédie du Séducteur, n\*avait-il pas fait la tragédie de Vercingète-Rixe (i TjoJ, les Amours de Vange-lure et de la fée-lure ^1772^, YAlmanach des Calembours fiTjiJ^ et la Lettre à la comtesse Tatiôn, par le sieur de Bois 'Flotté, étudiant en droit fil? (1770). Mais la candidature de l'abbé Maury triomphe, et Bièvre se console académiquement en murmurant : « Omnia vincit amor et nos cedamus amori. » Au théâtre, il dit, en écoutant siffler^ le

**The text on this page is estimated to be only 27.14% accurate**

(67) Persiffieur de Sauvigny : « Ce père a bien des enfants au parterre, v. Il dit : « Ma foi! je suis de Tavis de l'aspic! »... au dénouement de la Cléopdtre de Marmontel, où un aspic fabriqué tout exprès faisait entendre un sifflement préparé par Vaucanson le grand faiseur d'automates. ' Il définit ainsi V Adèle de Ponthieu, œu\Tc de Saint-Marc : « Opéra de cinq marcs qui ne pèse pas une once. » Enfin demandez-lui son sentiment sur Arlequin, il répondra triomphalement qu'il le préfère à Lekain, parce que le premier possède un art qu'on ne trouve pas dans le second. Le marquis de Bièvre remet à Prault, son

**The text on this page is estimated to be only 24.93% accurate**

libraire, le manuscrit de sa comédie <sup>^</sup>du Séducteur. Prault s'avise de trancher du magister. <sup>^</sup> « M. le marquis, lui 'dit-il, voici ;qui vous classe parmi nos meilleurs auteurs drama-i tiques, mais plus de calembours, car... -:- Ah ! pardi ! c'est nous la donner belle !. Puisque tu le prends ainsi, mon cher Prault, j'en ferai sur toi & sur toutes ta maison.— Pour tai, tu es un Prault blême (en effet, il est très-pâle). — Ta femme, une PrauU fanée (elle a cinquante ans), r- Ta fille, une <sup>^</sup>ro nobis! » « Gare la prophétie ! car elle est assez \* jolie ! » ajouta la Correspondance secrète de 1784, à laquelle j'emprunte le récit de ce tour de force. il fallait que tout chez lui conservât un reflet de -sa passion ftivorite. Sa compagne

(69) même recelait plus d'un monument élevé au calembour. On connaît Thistoire de sa laiterie, sur a porte de laquelle il avait fait peindre un I majuscule, — .pour le seul plaisir de dire au visiteur : — « Qu'y a-t-il là ? — Je ne sais. — Comment, vous ne reconnaissez pas \9i lettre 19^ Il ne faut donc pas s'étonner si Bièvre est sacré grand calembourcier par tous les nouvellistes du temps, Métra en tête. « Plein de son art, le facétieux marquis ne respecte plus rien. Tout passe sous le joug étroit de l'équivoque. Mole tombe malade. « Quel fat alité, » murmure le grand calembourdier en voyant tout Paris assiéger la porte de cet acteur à bonne^ fortunes.

**The text on this page is estimated to be only 28.09% accurate**

(70) « Voilà une fausse nouvelle; dit-il à celui qui lui annonce la mort du maréchal de Conflans (1777). "T Vous ne croyez donc à rien. — Pourquoi cela! je parle d'une fosse nouvelle à creuser. Rien de plus 1 » Au mois de septembre 1764, on enterre un jeune homme que la Miré, de l'Opéra, passe pour avoir poussé à sa perte. Le grand calembourrier propose aussitôt un projet de tombe, avec cette épitaphe musicale : la mi ré la mi la, « Son carrosse croise un convoi funèbre. « Cocher? n'avancez pas! crie le grand calembourrier... Mes chevaux prendraient le mors aux dents. » Enfin, ô comble de la Y'^o^^'^^o'^ •

(71 ) M. de Bièvre n'a pas même fait grâce aux bas-bleus de son temps, il leur a décoché cette pointe empoisonnée : « Les femmes qui composent sont a moitié rendues. » « Combien d'années me donnez-vous t demande une vieille coquette? — Oh! Madame» vous en avez assetz sans que }e vous en donne. » Tant d'insolence méritait une punition. Le grand calembourcier trouva plusieurs fors à qui parler, & des corrections successives vinrent ternir sa gloire. La première fut peut-être la plus sensible. C'était à déjeûner, chez Sophie Arnould. Un melon parait sur la table. Tout en le taillant, Bièvre dit d'un air prétentieux : « Votre melon a les pâles couleurs ! »

• ( V- ) Mais la spirituelle Sophie le réduit au silence, en quatre mots : « Quoi d'étonnant? ne relève-t il pas de couches ! » La tradition de tous ces jeux de mots a tellement dégénéré dans certaines compilations qu'un Dictionnaire amusant signé Charles de Bussy met dans la bouche de ' Bièvre la réponse de Sophie Arnould. ■ Une autre fois, le marquis à pied & en grand costume, se trouve surpris sur le quai par une grosse pluie. Passe le carrosse d'un ami. Quel bonheur! M. de Bièvre arrête le cocher, s'avance vers la portière : « Mon cher, remisez-moi de grâce... je suis trempé. » Après un instant de feinte réflexion , Tami fait signe au cocher de continuer en criant au marquis de Bièvre :

(73) « Décidément, je ne comprends p<sup>^</sup>s celuilà. » J'ai dit qu'il était le fils d'un chirurgien du Roi, nommé Maréchal. Dès l'acquisition . de sa terre de Bièvre, en 1777, il abandonna le nom paternel pour le titre de marquis. De la part d'un railleur, c'était maladroit, & quelîju'un ne tarda pas à le faire sentir en lui disant : « Pourquoi donc, marquis, t'être arrêté en si beau chemin? Il fallait te fairç appeler, non le marquis, mais le maréchal de Bièvre. n Enfin, c'est à Mercier que nous devons le récit de la dernière mystification subie par M. de Bièvre. Nous la reproduisons comme un petit modèle de moquerie : « Oui, le calembour est terrassé ; mais c'est depuis peu. En vain M. de Voltaire



( 74) avait dit à M<sup>'''</sup> du DeflFant : liguons-nous ensemble, ne souffrons pas qu'un tyran si bête usurpe Vempire du grand monde. Le grand maître d'Ês calembouristes gouvernait cet empire avant & depuis la mort de ce gentilhomme; mais il y eut enfin d'être détrôné : il a trouvé son maître. Humilié, vaincu, tous ses lauriers sont flétris. Et qui a battu en ruine cette illustre réputation? Qui fait donc que M. le marquis de B lèvre n'offre plus aujourd'hui qu'une tête découronnée? C'est un M, de Chambre, M II rencontre le monarque des calembouristes, étalant cette paisible dignité que donne une souveraineté tranquille. 11 Taccueille, il le flatte, il lui demande un jour pour commencer une liaison honorable & précieuse. Le monarque promet; le malin courtisan B'esquive aussitôt, ^ rentre chez lui & écrit ce billet au souverain, qui était loin, hélas ! de redouter un pareil coup de foudre : « Empressé de vous recevoir, vous m'avez ^ laissât Monsieur, le choix du jour. Je vous invite pour mercredi ^ & vous prie de vouloir bien accepter la fortune du pot « DK CHAMBRE. »

**The text on this page is estimated to be only 28.28% accurate**

(75) 1 « Ce nouveau Cromwel jouit en paix de son forfait médité ; il est assis au rang d'où il a précipité son adversaire, invaincu jusqu'alors ; & des acclamations universelles semblent devoir affermir le sceptre entre ses mains. « On ne cite plus : le Hoi n'est pas un sujet. On a réservé toute les louanges pour ITieureuTc mqt, le mot triomphant de Af. de Chambre. « Heureux Parisiens^ vous savez rire à peu de frais! Bon peuple, que tes plaisirs sont innocents ! » LE DUC d'ayen Pour le faire passer à la postérité, il A suffi de sa fameuse pointe sur là création projetée d'une place de vice\*chanceHer 1 « Cela ne fera qu'un vice de plus dans l'État. » VEncyclopediana redonna ce mot en l'attribuant à Fouché, lorsqu'il fut question

(76) de nommer Talleyrand vice-grand électeur de l'Empire. M.  
DE LOUVOIS C'est l'auteur d'un quatrain anonyme contre ie prince  
d'Hénin & contre Sophie Arnould. Le piquant de la chose fut que M. de  
Champcenets, qui s'en était laissé attribuer la paternité, paya pour sa gloire  
& encourut un exil de deux ans. Il est vrai que le quatrain était dur Si que  
M. le prince d'Hénin était capitaine des gardes du comte d'Artois. m  
Depui:} qu'auprès de ta cntin, Tu fjiâ un rôle des plus minces, Tu n'es plut le  
prince d\*Uéiïin, ^ Muis seuUnivnt te nain des princes\* Grimm rapporte le  
fait à la date du 2 G septembre 1779.

( 77) LE MARQUIS DE CARACCIOLI .Un vrai Parisien que cet ambassadeur de Naples. Sa grande prédilection pour la France, ppur les Français et pour leur littérature, car c'était un diplomate homme de lettres, ne lui fit pas considérer comme une bonne' fortune sa promotion à la viceroyauté de Sicile. A son audience de congé, comme Louis X VF lui adressait ce complinient : « Vous allez occuper une des plus belles places qui soient en Europe. — Ah, Sire î fait Caraccîoli avec un soupir, — la plus belle place est encore à mes , yeux celle que je quitte : c'est la place Vendôme. »

**The text on this page is estimated to be only 27.24% accurate**

( 7») LE PAINCE DE GUÉMÉNÉ Voyant entrer dans la chambre de sa femme un homme mal vêtu, il demanda ce que venait faire ce misérable à culotte déchirée? ' a C'est un savant. Il me montre Thébreu, dit^lle. — Prenez garde, 'Madame! reprit M. de Guéméné, il vous montrera bientôt le derrière. » (1773). LE DUC DB NIVERNNOIS Il n'avait pu obtenir un régiment pour un de ses partants. Comme on félicitait devant lui le nouveau colonel qui avait enlevé ce grade à force d'intrigues, celui-ci dit avec un semblant de modestie :

**The text on this page is estimated to be only 26.65% accurate**

•( 79) M Ce^qui'me iiatte le plus en cette occasion^ c'e^t que, pour obtenir une si haute faveur, je n\*ai fait aucune démarche. ^ Je le crois bien, murmura le duc, — quand on rampe, on ne marche pas. » Attribué depuis à bien d'autres, ce jeu de mois se trouve dans Ja Chronique Scandaleuse de 1783. Lors de son élection à TAcadémie, le comte de Tressan, qui avait à se reprocher une épigrannime contre le duc de Nivernois, fut agréablement surpris d'apprendre que le vote de ce seigneur lui avait été favorable. Il court le remercier. La conversation s'engage sans allusion aucune au passé. Seulement, à la fin, le duc dit en reconduisant le visiteur jusqu'à sa porte ; « Eh bien ! Monsieur le comte, vous voyez qu'en vieillissant nous perdons la mémoire. »

(80) Je remercie Grimm de nous avoir conserve la mémoire de ce fait à la date du 17 décembre 1780. — On a mis rarement plus d'esprit & de délicatesse dans Toubli d'une injure. M. POULTIER Cet intendant de Lyon avait une belle boîte, donnée par Mme de Curi , son amie. Un jour qu'il était assis auprès d'elle à table, tandis que le fils de Mme de Curi était près de l'intendante, on admirait la beauté de la boîte. « Elle me vient, dit M. Foultier, d'une main bien chère. — Madame, est-ce la vôtre où celle de ma mère? demande l'imprudent jeune homme en se tournant vers Mme Poultier.

p ^ \* ' «^^ IC (8i) — Voilà, fait observer un convive, un vers de Rodogune. — Non, réplique M. Poultier, il est de YÉtotirdi. » Marmontel raconte ainsi le fait dans ses Mémoires, (Tome IL) M. DE MAUREPAS'Il fut ministre ei> un temps où on blâ-" mait le goût de Marie- Antoinette pour la prarure. « Eh bien ! Monsieur le comte, dit-elle un jour au sortir de ses appartements. Vous cesserez de gronder en voyant à quelle simplicité se réduit notre toilette. Me voilà vouée au satin vert uni, de .la tête aux pieds. », Le ministre ne manqua pas une si belle occasion de déclarer qu'il ne s\*étonnait pas e. y



**The text on this page is estimated to be only 21.83% accurate**

( «2 ) de voir Vmivers aux pieds de U Reine, — à laquelle, rapporte le ' nouvelliste Metra (1776), « ce calembour trèa-Heureux a fait grand plaisir. » Autre mot du même. Lors de la paix conclue avec l'Angleterre en 1796, il demande à TAcadémie des inscriptions la légende d'une médaille commémorative. Aprè^ six mois^d'attente, une députation lui apporte cette devise plus que simple : Fax cum Anglis, — Et cum spiritu tuo, achève l© ministre, LE PRINCE DE LIGNE Le marquis de Montailleu était son ami, mais il ne pouvait souffrir le comte de iMont^illeu, son frère cadet.

**The text on this page is estimated to be only 26.00% accurate**

(83) Aussi feignait-il toujours de ne pas comprendre lorsque son valet de chambre annonçait M. de Montailleur. « Si c'est le marquis de Montailleur, qu'il entre ; mais s'il s'agit du compte de mon tailleur, qu'il revienne, » Notez que le prince de Ligne a professé publiquement de son dédain pour le calembour. Nous en prendrons plus d'un encore en flagrant délit de contradiction. LE SCRRbTAIRE DK FRANKUN < 41 Il se répand un calembour d'une espèce assez singulière. On raconte qu'un particulier, se nommant Franqîiny est venu de province, muni de ses titres, pour voir avec le fameux Franklin s'il ne serait pas son parent : que celui-ci, après les compliments réciproques, l'a prié de conférer avec son

j:84) secrétaire sur cet objet : que le 'secrétaire, dès l'aperçu du nom, lui a observé qu'il ne s'écrivait pas de même, &, sans en voir davantage, lui a dit : « Monsieur, de votre Q. tt faites un K, et vos papiers vous servi« ront. » {Mémoires secrets, 17 avril 1780.} LA NOBLESSR'DE SAVOIE Lors d'un voyage en Savoie, un roi de Piémont avait reçu de grandes doléances sur la misère où se trouvait le pays. (Il s^agissait sans doute de quelque dégrèvement d'impôts.) Comme plusieurs gentilshommes étaient venus faire leur cour en habit de gala, il leur fit sentir qu'un si bel équipage démentait l'annonce de leur pauvreté. « Sire, répond l'un d'eux, nous avons fait, il est vrai, ce que nous devions pour Jiono

(»5) rer Votre Majesté.... mais nous devons ce que nous avonâ fait. » « Chamfort a, le premier, célébré les mérites de cette réponse ; elle mérite doublement d'être annexéjC à une histoire dé l'esprit français. « LE MARQUIS DE LA VIEUVILLE Il obtint un succès fou dans un dîner d'Anglais, où, suivant 'l'usage, était portée la santé des dames. Milord B... avait dit : « Je bois au beau sexe des deux hémisphères. » — Et moi, répondit le marquis de la Vieuville, je bois aux deux hémisphères du beau sexe. » Ce galant à-propos nous a été aussi con-, serve par Chamfort.

**The text on this page is estimated to be only 24.53% accurate**

(86) MADAME DE BIRO» La duchesse de Biron assistait à une  
représentation à l'Opéra à la Comédie-Française. La soirée fut  
tremblante. On touchait à l'an 1790 & on se révoltait déjà contre  
l'aristocratie des loges. Une pomme est lancée du parterre à la tête de la  
duchesse, qui s'enfuit, le lendemain, à La Fayette, avec ces mots : w  
Permettez-moi de vous offrir le premier fruit de la révolution qui soit  
arrivé jusqu'à moi. » madame p. Jolie, spirituelle et femme d'un fournisseur  
de l'armée sous le premier Empire Un soir de réception, les oeillets

**The text on this page is estimated to be only 18.81% accurate**

(H7) geantçs d'un ç\\çf de division au ministère de la guerre (Arcambal) lui font presque re^ett^ d'avoir mis une robe décolletée. Sans pitié pour ^n embarras, le fâcheux poursuivant se rapproche & obsède tellement la dame qu'elle lui dit : « Je you\$ en prie, monsieur Arcambal, retirez-vous !.M Vous le «avez, nous autres fournisseurs, nous n'aimons pas qu'on y \* regarde trop près. » LECERK ^Quand le^premier consul-Bonaparte voulut récompenser les services du général Rampon, il fit savoir au conseil des Cinq^ Cents, qui, dans la constitution d'alors, avait le privilège de présenter une liste de trois noms, qu'il désirait voir porter le général Rampon. L'assemblée accueillit

( 88 ) cette communication avec sympathie. Mais il y avait alors dans les Cinq-Cents un prêtre marié nommé Lecerf, dont les opinions restaient républicaines : il écrivit sur son bulletin : Puisqu'il faut ramper ^ Rampon. Le premier Consul ne fit que rire du calembour, — ajoute le Dictionnaire Amusant sur la foi duquel je donne cette anecdote. m  
TALLEYRAND Tout le monde lui attribue une définition fort juste des traîneurs de sabre du " premier Empire\*. On causait dans un salon, & le nK>t pékin venait d'être prononcé pour la quatrième fois par le général D...  
« Pardon, général, demande Talleyrand,

(«9) mais à qui donc s'applique au juste ce mot pékin? — Nous autres, réplique le général, nous appelons pékin tout ce qui n'est pas militaire. — Ah! fort bien! comme nous, alors, nous appelons militaire tout ce qui n'est pas civil. » S'il faut en croire VEncyclopédiana, une dame, nommée à une charge, de cour, devait prêter serment entre les mains du prince de Talleyrand, un des grands-officiers de la couronne. Elle, se rendit chez lui dans une parure fort élégante, mais . plus convenable pour un bal que pour une audience. Le prince," qui l'avait remarquée, ne put s'empêcher de lui dire en souriant : « Voici, Madame, une jupe bien courte « pour un serment de fidélité. »



**The text on this page is estimated to be only 27.68% accurate**

; 90 ) Pendant le procès Fualdès, M<sup>TM</sup> de L ..., croyant mortifier Talleyrand, lui adresse ce 'mauvais jeu de mots sur sa claudication : « (iuelle horreur I Croiriez-vous, Monsieur, qu\*on vient d'écrire sur la porte de votre hôtel ; maison Bancal? — Q.ue voulez -vous, Madame!..... Le monde est si méchant. On vous aura vue entrer. » L'assassinat de Fualdès avait été commis à RodeZ| dans un mauvais lieu tenu par une a^reuss vieille nommée Bancal. Il envoie chercher un riche fournisseur militaire & dit en apprenant qu'il était allé à Baréges prendre les eaux. (t II faut donc toujours qu'il prenne quelque chose. » Rulhière se défendait un jour de la mau

**The text on this page is estimated to be only 26.70% accurate**

(9-) ' vaise réputation q^u'on lui ^vait faite : a La main sur la conscience, dlsait-il, je ne me reproche qu'une seule méchanceté. — Qiiand finira-t-elle? demande Talleyrand, ft M. DE MONTROND Je prends ces deux répartie» à la collection de VÉvénement. « Sur la foi du comte d'Eslourmel, Je rendrai à M. de Montrond ce qui lui appartientj en rappelant ce joli mot adressé à M. Alexandre de Girardin, père d'un jeune homme qui commençait alors à se faire une réputation : « — Dépêche-toi de le reconnaître, ou il ne te reconnaîtra pas, » « Lors dç la conspiration de Malet; on

(90 vint arrêter le duc de Rovigo. C'était la nuit. La duchesse épouvantée se jeta hors du Ht, peu vêtue : « — Le ministre^ dit Montrond, a été faible, mais sa femme s'est bien montrée ! » M. DE CORBIÈRE Lors de l'invasion des Trois-Cents dans la Chambre des députés, sous la Restauration, un membre de la droite disait à M. de Corbière ; « Où diable avez-vous été les prendre ? Pas un orateur ! pas une tête ! — Eh ! tant mieux, ce n'est pas des têtes, mais bien des boules qu'il nous faut. » Ce ministre ne se gênait guère plus avec le Roi qu'avec la Chambre. Lorsqu'il vint travailler aux Tuileries pour la première

■ ( 93 ) fois, il déposa, pour être plus à son aise, son mouchoir, sa tabatière & ses lunettes, sur le bureau de Louis XVIII, qui lui dit tout surpris ; « Mais il me semble, monsieur de Corbière, que vous videz vos poches. — Votre Majesté aimerait-elle mieux que je les remplisse? » LA MARQUISE DE M. Je crains ici un conte forgé par l'un des nombreux ennemis de Pasquier, & je le donne, sous toutes réserves : Pasquier jouait le whist avec Mmt la marquise de M. pour partner. Pendant un moment de silence, il fait un léger bruit qui le rend tout confus. Mme de M... le regarde en face, et lui dit : .

**The text on this page is estimated to be only 24.96% accurate**

( 94 ) « J'aime à croire, Monsieur, que cest •un singleton. >» I.A  
CHAMBRE DES DÉPUTÉS C'est à elle qu'on fait honneur de presque  
tous les calembours politiques commis sous la monarchie de 1830. Écoutons  
plutôt M. Alphonse Karr rendre compte des débats de cette fameuse  
question d'Orient. M. Mauguin : « C'est une chose de quelque importance  
que le siège d'Hérat. » (La Chambre entend et pense au siège 0 des rats. ^  
Éclat de rire universel.) M. Fulchiron : « Le siège d'Hérat a excité les souris  
de la Chambre. » M. Hébert : « Qu'en pens3 le schah? M. de Belleyne : <4  
Le schah les surveille : il a l'oeil perçant» » A vrai dire, tout cela sent la  
'chargci

**The text on this page is estimated to be only 27.73% accurate**

■( 95 ) Cependant, M. Alphonse Karr déclare n s pas sortir des bornes de la vérité dans cet autre extrait que je copie servilement dans les Guêpes : SUITE DES TRAVAUX DE LA CHAMBRE DES Députés, SUITE DES DISCUSSIONS PARLEMENTA IRES. Qiitesiion de la conversion. MM. les députés se font passer de petits papiers sur lesquels on lit : Quel est le sentiment qui maigrit le plus les hommes? Quels- sont les trois départements qui ne mettent pas de beurre dans leur cuisine? Ces

(9<5) Sur la seconde : — Aisne, Aube, Eure (haine au beurre}.

N.-B. — Il n'y a pas dans ce précis des travaux parlementaires, la moindre plaisanterie. Tout est vrai. Roqueplan seconde l'œuvre des Guêpes, en révélant dans ses Nouvelles à la Main tout l'esprit qu'on dépensa lorsqu'il s'agit de savoir si on laisserait faire de Paris une place de guerre. « Dans un cercle d'hommes et de femmes politiques, où se traitait la question des fortifications, on se demandait : « — Etes-vous enceinte continue ou fort détaché? M — Je suis enceinte t dit Mme... « — Et moi, enceinte continue, ajouta Mmp..., jeune mère de six enfants. « — Moi, je ne suis\* plus enceinte depuis que je ne suis plus maire, dit M. Berger. M — Quant à moi, je suis /or/ détaché, s'écria M. Corne, député de l'opposition. »

(97) UN MAIRE En 1857, on inaugurait un chemin de fer mettant Besançon en communication avec la Suisse. Chaque pays' avait là ses représentants. C'était d'un côté, Tavoyer du canton de Vaud avec deux échevins; de l'autre le maire & deux conseillers municipaux de Besançon. La fête ne pouvait se passer de discours. Dans une harangue chargée de souvenirs historiques, Tavoyer évoque l'ancienne amitié des Helvètes & des Bisontins. Le maire de Besançon, Convers, remarque dans l'assistance un certain froid auquel il coupe court par cette joyeuse réplique : « Il existe encore, le lien dont vous avez parlé, Monsieur l'avoyer. Aujourd'hui comme jadis, il règne entre nous Si nos /



**The text on this page is estimated to be only 24.06% accurate**

bons voisins du pays de Vaud une touchante conformité. Mêmes habitudes laborieuses, mêmes allures, même exle'rieur... Et tenez! nous voici trois Franks-Comtois, n\*avonsfious pas tfoJs têtes de veau? « Et touchant son crâne dépouillé, il îndîe|ue les têtes chauves de ses compagnons. Inutile de demander si on. se mil à fii\*e, en dépit de la solennité. Jusqtf\*à sa mort, Convers se plut à rappeler cet à-propos dont il était fier. L'N INVITÉ î>ans les salons officiels, le dernier mot en date est celui que le chroniqueur de Y International prétend\* avoir fecueilli pendant rhiver de 1866 r M'Mo \*", adorablement jolie, mai\* trèsconnue pour les audaces benoîtannes de soti

( 99 } langage, est au milieu du g^and salon. Toilette splendide : quelques centimètres de corsage seulement & les plus admirables épaules. En revanche, un jupon avec une traîne qui n'en finit pas. Un monsieur marche sur la traîne. « Fichu animal! dit la dame en se retournant. ^ — Ah! Madame, voilà un- fichu qui serait mieux placé sur ,vos épaules que dans votre bouche, »

GENS DE GUERRE BAYARD Charles-Quint fait sommer la garnison de Me'zières. Mais c'est Bayard qui commande, & le parlementaire de l'Empereur rapporte cette réponse ; « Le bayard de France ne craint pas le roussin d'Allemagne. » Pour bien comprendre, il faut se rappeler qu'autrefois, on, appelait bayard un cheval bai-brun, & roussin un alezan. Pensons

( loO ensuite à la couleur de la barbe de CharlesQuifvt, qui tirait sur le roux, & ce fier calembour aura reconquis ses beautés primitives. En jouant ainsi sur son nom, le chevalier sans peur & sans reproche ne se permettait qu'une allusion populaire. Les Espagnols, qui connaissaient sa bravoure & qui affectaient de mépriser les troupes suisses & grisonnes au service de François !«', faisaient alors courir ce dicton : c< En France, il y a beaucoup de grisons, mais peu de bayards. » Historiette rapportée pour la première fois par Gilles Corrozet , un anecdotier du seizième siècle.

CRÉQUY Il allait assiéger Gavi, forteresse génoise.

**The text on this page is estimated to be only 23.38% accurate**

I ( 102 ) Un pessimiste lui représente la force d'une ville que  
Tentpereur Barberousse lui-même n'avait pu prendre, « Eh bien ! murmure-  
t-il en caressant sa moustache , •

**The text on this page is estimated to be only 22.94% accurate**

( 103 ) LE PRINCE DE CONOÉ Lar» des premiers trouHe» de  
iSôa, une entrevue de la reine mère & du prince de Condé a lieu près de  
Beaugency. Catherine de Médicis sourit en voyant es casaques blanches que  
portent les cavaliers du prjnce et lui demande d'un air moqueur :^ « £h !  
pourquoi tou4 ces meuniers i . — Pour charger vos ânes," Madame, » LA  
MEILLERAYE Même avant l'Empire, plus d'un guerrier a cru avoir le  
bâton de maréchal dans sa giberne. Un gentilhomme breton le faisait ainsi  
sentir au brave La Meilleraye: « Sachez,' Monsieur, que si je ne suis

( 104 ) pas maréchal de France, je suis du bois dont on les fait. — Vous avez raison, repart froidement le maréchal, &, quand on en fera de bois, vous y pourrez prétendre. » TOIRAS Un officier lui demande la permission d'aller voir son père agonisant. Comme c'était la veille d'un combat, le maréchal dé Toiras soupçonne quelque prétexte, & lui dit : (( Allez, Monsieur, allez! Je vois que vous connaissez le commandement : Père et mère honoreras, afin que, tu vives loti' guement. Voici kl contrepartie du mot de M. de Toiras. •s

( 105 > A la fin de la campagne de 1761, où commandaient MM. de Fougère & de La Luzerne, un garde - du - corps , que\* des affaires instantes appelaient dans\* sa province, vint leur présenter sa démission. Celle-ci est acceptée, mais les deux généraux le raillent en disant d'un air incrédule : « Quoi ! Monsieur, vous quittez le service pour aller planter des Choux? — Oui, Messieurs, répond le fi^tur soldat laboureur, — je vais bêcher mon jardin, & je n'y laisserai venir ni luzerne ni fougère. » LE DUC DE LA FERTE • Pendant la première guerre de Savoie, où le duc de La Ferté servait sous Catinat en qualité de lieutenant général, on buvait



**The text on this page is estimated to be only 23.22% accurate**

{ 100 ) de fort mauvais vin, Cependant, le dîc ne laissait pas d'en boire tous\* lei» jour^ un peu plus que de raison. «^ Quelqu'un lui en témoignant un jour son étonnement ; « Que voile«-vou\*? répondit'il... Il faut aimer ses amis avec leurs défauts, ». U'XEMBOURG Sa bravoure- fit dire à un général ennemi ; ^ « Je ne pourrai donc jamais battre ce maudit bos^u ! » Sur quoi Luîçembourg fit une réflexion restée célèbre : > « Bossu! qu'en sait-il ? il ne m'a jamais vu par derrière. » Fils posthume de Bouteville, qui avait été décapité comme duelliste, il définissait ainsi le duel.

**The text on this page is estimated to be only 20.45% accurate**

^ i"7 )' « A point d'honneur, point d'honneur. » ... Pour dire que  
l'honneur n'est point inté\*essé à ce qu'on nomme vulgairement point  
d'honneur. VILLARS C'était en iji'), au beau temps du boursicotage de l^  
rue Quincanipoix èi de la banque de La^^. ft Eh- bien! Maréchal, demandait  
un courtisan agiotetir, tene^^-vous en téserves beaucoup d\*ac(îons? — Dans  
l'histoire, oui, Monsieur ! répond solennellement Villars. » t Bonne leçon, &  
" bien plactfc, d'ailleurs, dans la bouche du capitaine qui avait sauvé la  
France à Dennint

( 108) NOAILLES L\*hydropisie dont souffrait le maréchal de Saxe ne l'empêcha point » de se faire, porter en litière sur le champ de bataille de Fontenoy. Comme il paraissait mieux se porter un peu après, Louis XV lui en fit compliment : « Monsieur le maréchal, vous regagnez la santé en gagnant des batailles. Le gonfle-' ment de vos membres semjDle moins grand. — Il est vrai, fit observer le maréchal de Noailles, que M. le maréchal de Saxe est le premier homme du rtlonde que la victoire n\*ait pas enflé. » , LE MAJOR d'aRLAKDES 1 Se risque Tun des premiers dans ujie

( 1^9 ) montgolfière. C'était une grande hardiesse alors. Louis XVI lui reproche amicalement de courir des chances fâcheuses pour son avenir. « Votre Majesté daignera me pardonner, fait le spirituel officier, — • mais son ministre de la guerre m'a fait tant de promesses en l'air, que j'ai pris la résolution de les aller chercher. » i LE PRINCE EUGÈNE Écoutait volontiers les conversations des soldats. Un soir de 1806, il s'arrête près de la fenêtre d'un corps de garde des Tuileries & recueille le dialogue suivant : « Le prince Eugène se marie. — Ah! & qui épouse-t-il? — Une princesse de Bavière. g

( iio ) . — Allons! En voilà une qui n'est pas malheureuse. — Oui, elle aura un bel homme. — C'est dommage qu'il n'ait plus de dents. — Bah! Est-ce qu'on a besoin de dents pour prendre une bavaroise! » nUGEAID Un pompier de Lyon faisait de la propagande en un jour d'émeute. Il est remarqué par le maréchal Bugeaud, qui le contraint à la retraite avec cette apostrophe : « Tu es chargé d'éteindre le feu, & non de rallumer... Fais ton métier ou je ferai mon devoir. »

MEDECINS COITIER Le médecin de Louis XI, s'était fait bâtir un hôtel rue Saint-André-des-Arts. Audessus de la porte, un abricotier sculpté avait la mission d'annoncer à ceux qui ne savaient pas lire, ~ Vabri Coitier. GUY Patin « On peut le tailler, — il en a bien taillé

( IU ) , âââez d'autres, » — écrivait-il au sujet de la maladie calculeuse qui retint Mazarin à Metz. -- On\* sait que la taille était jadis un impôt foncier. Ce cruel jeu de mots est une revanche du : — « Ils chantent, donc ils payeront, » — attribué au cardinal Mazarin, parlant du peuple qu'il écrasait de contributions nouvelles. A propos de taille , je ne saurais laisser en oubli la belle harangue faite à certaine princesse du sang passant par une ville de province. Tous les Corps Tallèrent complimenter &, entre autres, celui de l'Élection, qui ne se composait que de trois Élus (on appelait ainsi les magistrats chargés /Le répartir la Taille). Voici comment leur chef s\*exprima : « Madame, noHS représentons en ce moment la preuve sensible de cette sainte

(ii3) . vérité : Beaucoup d'appelés & peu d\*élus. — Néanmoins, des absences, regrettables ne nous empêcheront pas de faire honneur aux devoirs de notre charge qui nous permettent de prononcer sur le fait des tailles, & nous certifierons à tous que la vôtre est accomplie. » Double calembour qui dut avoir grand succès au temps où les mots de taille et â\*élus, avaient cours. Mais revenons au caustique Guy-Patin, & racontons comment son confrère le médecin Renaudot, fondateur de la Gas[ette de France (i63 1), avait un nez court qui lui valut cette autre saillie, après la perte d'un procès : « Monsieur, vous avez joué à qui perd gagne; car vous êtes entré camus à l'audience, & vous en sortez avec un pied de V l nez, »



1 114 ) LA MARTINIERE « Il me paraît être temps que j'enraye,-  
— disait Louis X V à son chirurgien La Martinière : - Votre Majesté ferait  
mieux de dételer. » \* UN doCtèi:r dauphinois En 1784, des commissaires  
royaux condamnent le magnétisme. Un médecin dauphinois rime, pour la  
circonstance, une épigfàmme dont voici la fin : Si quelque esprit original  
Persiste encor dans son délire. Il sera permis de lui dire : Crois an  
magnétisme.\*, tñimal! LE DOCTEUR LENOIR Malgaigne, qui nazillait  
quelque peu,

( "S ) finissait un discours à l'Académie de médecine. , « Quel talent! disait un de ses admirateurs. Quelle profondeur ! Et quelle variété d'aperçus. Comme il sait parler de tout ! — Vous trouvez? interrompt le chirurgien Lenoir... Pour moi, je ne l'entends jamais parler que du nez. »

AU PALAIS LE PRESIDENT DE HARLAY Un fils de financier, récemment prom conseiller au parlement dé Paris, fut visiter ^ M. de Harlay, le premier président. Comme il portait sa robe de mauvaise grâce &, qu'il s'y embarrassa même de telle manière qu'il pensa tomber, il le pria de l'excuser sur ce qu'il n'était pas encore accoutumé à ce harnois-à, « — Monsieur, repartit M. de Harlay

( II7 vous vous y accoutumerez. Il y a des gen pour qui c'est un harnois durant toute leur vie. » On ne pouvait mieux délivrer un brevet d'animal à cet impertinent. . . U^l CLAUDE GAUTIER Plaidant en i6bo contre un sieur Hyver, qui contrariait les inclinations matrimoniales de sa pupille, cet avocat ne put résister au plaisir de débiter par cette équivoque : « Le voilà, ce grand Hyver qui gela le feu le plus légitime, etc. » . On ne dit pas si elle parut de saison à la gravité de la cour. PATRU Patru Tavocat, l'académicien, Patru l'in

crédule, va mourir. Bossuet lui-même se rend à son chevet pour dire : « Monsieur, songez à détromper le public par des discours sincèrement religieux. On vous a regardé jusqu'ici comme un jesprit fort. — Il est plus à propos que je me taise : on ne parle dans ces derniers moments que par faiblesse. » La réputation de rigidité de Patru était si bien établie que Boileau disait à Racine, lorsque les critiques de celui-ci lui paraissaient excessives : N» sis patru mihi! — au lieu de patruus. M. DE NOVION On demandait l'opinion du président de Novion sur la légitimation des enfants que Louis XI V avait eus de ses maîtresses ( 1 7 1 1 ) :

( II9 ) « A mon avis, dit-il, Louis XIV aurait dû faire des princes avec la Reine et non avec du parchemin. » LA CHALOTAIS Un seul mot de ce président au parlement de Rennes aurait suffi pour causer les troubles de Bretagne & la suppression ,des parlements. Comme on affirmait que le duc d'Aiguillon s'était couvert de gloire au combat de Saint-Cast (lySS) i « Dites plutôt qu'il s'est couvert de farine, » — repartit La Chalotais, faisant allusion à d'autres récits qui accusaient le duc de s'être caché dans un moulin pendant l'action. l'avocat coquelet Invité à souper pai une dame peu ferrée

( I20 ) sur Torthographe (péché bien répandu alors), — il s'empare de chaque plat, & découpe les portions sans vouloir prendre la sienne. « Pourquoi cette rage de couper toujours & de ne manger point? » demande-t-on. — Ne suis-je pas ici, Madame, au seul titre d'écuyer tranchant? » Et Coquelet présente son billet d'invitation qui portait : je vous veux à couper pour demain, CertÉfins historiens veulent que la dame se soit écriée : « Tiens, c'est vrai, il y a couper: j'ai oublié la cédille. » Coquelet était un contemporain & un ennemi de Linguet qu'il déchira dans cette charade. . Mon premier sert à pendre, (Liii)[ Mon second mène pendre, (Gaet) Et mon tout est k pendre. (Lingutt)

( 121 ) LE PRÉSIDENT SÉGUIER Pour être complet, il faut rappeler sa réponse à Tinsinuation de retirer le nom du duc d'Angoulême du dossier de la procédure Ouvrard : « La cour rend des arrêts & non des services. » Parmi cent autres mots du même, on peut distinguer aussi ce conseil à un avoué sollicitant un défaut pour son confrère absent. « Maître D..., ne vous chargez donc point des défauts d'autrui. Vous avez assez des vôtres. » DUPIN ■ » Dupin ne marcha point toujours du même



[ 122 } pas politique que M. Thiers. C'est dans une discussion enta/née à ce sujet qu'on lui prêta cette poihte : • M Arrive ce qu'on voudra! je me moque du tiers... & du quart. » BERRYER Comme on le félicitait sur le succès de sa candidature académique : (( Oh ! mon Dieu, fait le grand avocat, ces messieurs n'ont pas été exigeants... Je n'ai eu qu'à parler. » A côté de cette fine allusion, plaçons une réplique terrible. Un transfuge du parti légitimiste sollicitait une place importante. Craignant les cpigrammes, il allait répétant : « On assure qu'il est question de moi

y ^ ( 123 pour certaine place... A bien prendre, une acceptation ne serait de ma part qu'un sacri^ce à la bonne cause. Ne serais-je pas un jour plus à même d'assurer le triomphe de la légitimité, de lui préparer en quelque sorte un. lit... — Dans lequel il ne manquera point de pailleasse, » — ajoute Berryer.

GENS D'EGLISE Les calembours cléricaux ne sont ni les moins nombreux, ni les moins remarquables. Beaucoup d'entre eux ne sont pas français; mais où parlerait-on latin, si' ce n'est dans l'Eglise? ^ l'abbé baignes « Il faut céder votre bénéfice, lui disait Louis XL

( I2>) u Ah! Siré, fait Tabbé subtil, j'ai mi quarante ans pour arriver aux deux premières lettres de l'alphabet, A, B... Laissez\* moi du temps pour apprendre les deux suivantes, C, D, » UN ÉVÊQUE DE METZ Il croyait avoir à se plaindre d'un juge nommé Hannequin. Pour toute représaille, il avait latinisé son nom, & l'appelait Asinus Quinius. \* DANÈS L'évêque de Verdun dénonçait au concile de Trente certains abus de la chancellerie romaine. Un prélat italien l'arrête par cette interruption moqueuse : Gallus cantat!

( 12(3 ) « Utinàm ad hujus galli cantum excitaretur Petrus, »  
réplique Danès, Tambassadeur de France, en retournant contre son auteur  
cette équivoque inconvenante (\*). Pallavicino, l'historien du concile, avoue  
que ce jeu de mot hâta l'adoption de certaines réformes. Récemment, Dupin  
a fait en plein Sénat un rappel opportun de la phrase de Danès. Celui-ci fut  
évêque de Lavaur. PRÉDICATEURS Un prédicateur de la Ligue avait pris  
ces mots pour texte d'un sermon contre Henri de Bourbon. Eripe nos,  
Domine, à iuto (Tirez-nous, Seigneur, de la bourbe)... qu'il traduisait ainsi:  
{\*} Le coq (le Gaulois) chante — Fasse le Ciel que ce coq (ce Gculol»)   
chantant réveille St-l\*Ierrc (le Pape).

( 127 ) • « Seigneur, débourbonnez-nous ! » Un autre^ ayant pris à partie les imperfections féminines, disait : «< la femme est nommée en latin muïier, parce qu'elle est mule hier, mule aujourd'hui, & mule iw ceternum. l'évêque du puy Qui est de la maison de Béthune, a un très-grand nez. Un jour, le duc de Roquelaure, qui n'en a presque point, plaisantait fort sur le nez de cet évêque. Enfin, le prélat s'en lassant : « Hé! Monsieur, lui dit-il, laissez mon nez! Croyez-vous qu'il ait été fait aux dépens du vôtre? » (Extrait des Souvenirs de Bouhier.)

( 128 ) LE CARDINAL DE BOUILLON En le disgraciant, le Roi lui envoya demander le cordon bleu. Le cardinal esquivait la dégradation par cet à-propos sacré : « Ne projecias me à facie tua et spiritum tuum ne auferas à me, » (Ne me rejetez pas loin de votre présence & ne m'ôtez pas votre esprit.) RICHELIEU Ce grand politique ne dédaigna point le jeu de mots. J'ai cité sa réponse au duc d'Épernon. En voici deux autres. Un courtisan sollicitait fort pour être d'une promotion faite en 1631, dans l'Ordre du Saint-Esprit. Richelieu Téconduisit en ces termes :

( 129 ) « Vraiment, Monsieur, je m\*étonne que, n'ayant servi ni le père ni le fils, vous prétendiez au Saint-Esprit. » . L'impétrant ne pouvait faire valoir aucun service de guerre ni sous Henri IV, ni sous Louis XIII. Lorsque l'abbé Godeau présenta sa paraphrase xiu cantique Benedicite omnia opéra Domini, le ministre lui dit d'un ton gracieux : — « Monsieur l'abbé, vous me donnez le Benedicite^ & moi je vous donnerai Grasse. » L'évêché de Grasse lui fut en effet conféré quelques jours après. LE PÈRE MÉNÉTRIER Un admirateur lui dédia cet anagramme : CLAUDE MÉNÉTRIER MIRACLE I>E NATURE



( 130 ) . Anagramme mérité par la mémoire prodigieuse du bon Père. Passant à Lyon, Christine de Suède avait fait prononcer devant lui trois cents mot hétéroclites qu'il répéta ensuite dans le même ordre & tels qu'ils étaient inscrits sur une liste dressée tout exprès. Toutefois une faculté aussi effrayante n'empêchait pas le Père Ménétrier d'avoir de l'esprit, car il répondit à l'anagrammatiste : Je. ne prends pas pour un oracle Ce que mon nom vous a fait prononcer. Puisque pour en faire un miracle. Il a fallu le renverser. l'évêque de belley Bonnes ou mauvaises, il fallait des allusions à M. Camus, évêque de Belley. Il ne se refusa jamais le plaisir de commettre un jeu de mots. Afin de n'être pas suspect,

laissons parler, pour tout ce qui regarde ce prélat, Tabbé Raynal, auteur des Anecdotes littéraires : M. de Belley, prêchant la Passion à SaintJean-en-Grève, devant Gaston d'Orléans, s'aperçut que ce prince était placé entre M. de Mercy, & M. BuUion, intendants des finances. Il en prit texte pour faire cette; apostrophe au Sauveur Crucifié : « Ah ! Seigneur, quand je vous vois entre, deux larrons, etc., etc. » On rit^m.alicieusement dans l'assemblée & Gaston, qui dormait, se réveille en sursaut, pour demander de quoi il s'agit. « Ne vous inquiétez pas, lui dit M. de BuUion en lui montrant M. de Mercy, — c'est à nous deux qu'on parle. » Il paraît que nos anciens financiers étaient philosophes.

( i30 M. de Belley n'était pas Tami des moines. Dans un sermon fait aux Cordeliers le jour de Saint-François : M Mes Pères, leur disait-il, admirez la grandeur de votre saint : ses miracles passent ceux du Fils de Dieu. Jésus-Christ avec cinq pains & trois poissons ne nourrit que cinq mille hommes une fois en sa vie ; & saint François avec une aune de toile nourrit tous^les jours, par un miracle perpétuel, quarante mille fainéants. » On sait que les Cordeliers portaient besace. Une autre fois, prêchant^contre la vénalité des offices, dans l'assemblée des trois Etats du royaume, M. de Belley parla ainsi : « Qu'eussent dit nos pères de voir passer les offices de judicature à des femmes & à des enfants au berceau ? Que reste-t-il à faire

(.33) de plus, sinon, comme cet empereur ancien, d'admettre des chevaux au Sénat?... Et pourquoi non ? puisque tant d\*ânes y ont entré. » Il refusa deux évêchés considérables (Arras & Amiens), disant au cardinal de Richelieu : — « La petite femme que j'ai épousée belle est assez pour un Camus. » Avant de commencer un sermon à Notre-Dame, il fit cette autre allusion plus spirituelle aux grandes dotations exigées par certaines communautés religieuses : « Messieurs, on recommande à vos cha\* rites une jeune demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté. »  
UN ABBÉ • Sollicitait un bénéfice. Le Père La Chaise, h

duquel cette grâce dépendait, Texhorte à la patience : — « Votre heure n'est pas encore venue; — Elle peut venir à votre volonté, réplique Tabbé, puisque vous gouvernez le soleil. » On sait que le soleil était Temblème de Louis XIV, dont le Père La Chaise était confesseur. . l'abbé de bussy L'évêque de Chalon-sur-Saône, fils de Félix, premier chirurgien du Roi, était de TAssemblée

**The text on this page is estimated to be only 27.07% accurate**

( i35 ) a Hé! monseigneur, aurez-vous toujours îa lancette à la main? » UN iÇvÊQUE d'aGDE • Voulant changer de diocèse, il fit connaître son désir au Roi par ces trois phrases auxquelles on ne peut refuser le mérite de la concision : Sire, Je fliilfl.në gueux. J'ai rëen gueux, - ^ Je veux Péril-guenx. J'ai trouvé cet à peu -près pour la première fois, dans Le cochon mitre à la rose, i68n, in-i2. , UN ABBÉ A la première représentation du Brutus

( i36) de Voltaire, lin abbé, placé sur le devant d'une loge, est apostrophé par les cris de : à bas la calotte! Impatienté; il prend sa calotte & la jette avec cette réprimande : « Tiens, parterre 1 tu méritais biOA de la recevoir. » I M. LE GALLICK « Le lendemain de la mort de Louis XV (177^), on disait devant M. Le Gallick, supérieur de Saint-Sulpice, que le Roi était mort de la petite vérole. (( Il n'y a rien de petit chez les grands, » répliqua-t-il. Le mot est piquant, mais il n'était pas juste, car la petite vérole était bien le mal dont mourut Louis XV. Un peu après, M. Le Gallick se vit obliger de donner sa démission, & de se retirer à Issy .

(«37) M. DE LA MOTTE Cet évêque d'Amiens se trouvait fort embarrassé de placer à sa table quatre dames de la cour (M<sup>'''</sup> d'Havre, de Noailles, d'Esserlaux & de ♦\*\*). Il tranche la question de préséance par cette excuse originale : « Quand j'ai un quatorze de dames, je ne puis me résoudre à en écarter aucune. Voyez donc, Mesdames, à vous placer vous-mêmes. » Un barbier maladroit lui avait écorché le menton. Il s'en allait confus, lorsque M. d'Amiens s'aperçoit de l'accident & le fait rappeler : « Mon ami, dit-il en lui mettant une nouvelle pièce de monnaie dans la main, je vous ai payé pour la barbe, — voici pour la saignée. »



( i38) Le barbier s'excuse sur ce que le rasoir a rencontré un bouton. « J\*entendS; j'entends, achève l'impitoyable évêque, vous n'avez pas voulu que le bouton fût sans boutonnière. » M. DE LA FERRONAYS U s'était retiré en Suisse pendant notre première révolution. Son tailleur lui apporte un jour une culotte qu'il ne peut boutonner. « Elle est, je dois l'avouer, dit-il, trop petite pour le derrière de Votre Grandeur. •— Dites plutôt pour la grandeur de mon derrière ! fait le prélat, souriant de formules cérémonieuses qui cadraient mal avec la modestie de sa situation. I

( >% ) LE CURÉ LA^IGUET Le prophète Elie passe pour être le fondateur des Carmes. Ayant appris qu'un marquis de sa paroisse avait légué sa fortune à un couvent de cet ordre, Languet, curé de Saint-Sulpice , court exposer les besofns de ses pauvres & fait changer à leur profit les dispositions du testateur. A peine se retirait-il avec les notaires, qu'il rencontre à la porte le prieur & le sousprieur des Carmes. On fait mutuellement assaut de politesse pour se céder le pas. Après force révérences, M. Languet finit par dire : « Mes Pères, c'est à vous de passer. Vous êtes de l'Ancien Testament, & je suis du Nouveau.

( 140 ) L'ABBE DES ILETS Sa figure ingrate lui valait de mauvaises plaisanteries dans le café où il déjeûnait tous les matins. La limonadière avait fini par faire chorus avec les railleurs en criant dès son apparition. M Voici M. l'abbé ! Versez du café au laid ! » Le pauvre abbé finit par s'apercevoir du manège. Allant un jour régler au comptoir^ il se vengea par cette douce & triste riposte : « Vous avez, Madame, d'excellent café, mais je crains que vous n'ayez point de bon thé. Donné pour la première fois dans un petit opuscule de Barba (Des Calemhours comme s'il en pleuvait, i Soo), ce mot fut attribué plus tard à Kératry.

( 141 ) UN CURÉ DE VILLAGE On prétend que, pendant la campagne de France, TEmpt^reur vint à coucher dans un presbytère de village. Le lendemain matin, il hume certain parfum de moka torréfié, & arrive droit au pasteur, qui tournait avec méthode un brûle-café. L « Ah! je vous y prends, monsieur le curé ! Vous êtes en contravention. — Pardon, Sire, fait le curé sans interrompre la manœuvre. — Je suis, au contraire, les instructions de Votre Majesté... Je brûle les denrées coloniales. ' UN ÉVÊQUE d'oRLÉANS Je ne me rappelle plus son nom, mais on ^

( 142 ) " m^assure qu'il a un grand esprit, & qu'il est notre contemporain. Le mot dont je veux parler remonte à sa première jeunesse, à son temps de séminaire. On parlait de calembours devant lui, & quelqu'un insistait sur la difficulté de les réussir. « Puérilité que' tput cela! dit le futur évêque... Tenez! ouvrons ce Bossuet... J'offire de commettre trente calembours sur la première page venue... » La gageure est acceptée ; le livre, ouvert ; la page, attaquée. Avec la dernière ligne, 'ar' rive le vingt-neuvième jeu de mots. On triomphe,, car le moyen de faire le trentième sans entamer la première ligne du verso?... Mais on avait compté sans la présence d'esprit du parieur, qui tourne la page à moitié, disant, avec un feint dépit : « Fatal revers! »

GENS DE LETTRES MO<sup>fr</sup>MAITR Un savant aussi enclin au parasitisme qu'à la médisance. Aussi Taccu sait-on de... n'ouvrir jamais la bouche qu'aux dépens •d'autnii. Équivoque sanglante» que Montmaur relevait gaiement en répétant à ses hôtes de chaque jour: — « Fournissez les viandes et le vin !... je me charge du sel. »

( 144 ) Il est vrai que le sel ne lui faisait jamais faute. On envoie à son adresse un pamphlet fait contre lui par un rimailleur surnommé Pégase. Il se contente de renvoyer son exemplaire aux Pithou, ^de Troyes, qui avaient agréé la dédicace du livre. Seulement, il écrit sur la première page cet àpropos' Virgilien : Equo ne crédite, Teucris. Ce qui peut se traduire» par : Gens de Troyes, ne croyez pas c^ cheval. Uhistoire ne dit pas\*si Pégase fut content de voir ainsi rogner ses ailes. Puis, c'est le tour du Perroquet, autre satire dirigée par Ménage contre Montmaur. Comme on en faisait Téloge tout exprès pour vexer celui-ci, il dérouta les plaisanteries en se rangeant ainsi à leur avis: « Vous avez bien raison de louer Ménage: Un grand parleur tel que lui devait faire un excellent perroquet. i> '

**The text on this page is estimated to be only 22.18% accurate**

( h5 ) On s'entend pour persiffler Montmaur en une maison où il était attendu pour dîner. A. peine a-t-il paru, qu'un convive (avocat et fils d'huissier) crie : « Guerre ! guerre I... » Et Montmaur de crier plus fort que lui : « Vous dégénérez. Monsieur, <: votre="" p="" n="" jamais="" dit="" que="" :="" paix="" a="" un="" autre="" repas="" chez="" le="" chancelier="" s="" ses="" ennemis="" passent="" des="" paroles="" aux="" actes.="" valet="" insolent="" r="" tout="" jus="" d="" potage="" sur="" l="" de="" montmaur="" qui="" en="" appelle="" taiaphitryon="" par="" ces="" quatre="" mots="" du="" palais="" summum="" summa="" injuria="" boisrobert="" seul="" courtisan="" ait="" eu="" secret="" richelieu.="" pas="" fait="" jouer="" la="" parodie="" cid="" expr="" pour="" contenter="" />



**The text on this page is estimated to be only 6.83% accurate**

( H6 ) les petites |ftloudieft de Fauteur de Mirante! Êntfe autres belles ohoàei» on y Usait ceci: ' Don Diàoub: Rodrigue» as-hiidujcœur?' RooiuouË : Je n'ai que du carreéui £t. le cardinal .était ravi^ Aussit le médecin de SotL Ëm^hence, Citolsf atiait^il coutttioe de dite, aux\* fabrs\* -?dc maladies : . « Mes di\*ogties 8erpat.-tiuittile&^ ai tous â'^ méier Ua p^ cie Boisrobeit; » i^his tard, à la disgtâce du fatori» oe fut le jnémpB Gittii^ rqui^ cédant ^snix seorètes in\*xsftanoss dé MAoaééirtie,- ^mt aM bas d'uoe ordonnance : Recipe Boisrobert, — La pi^escription réussit. HAUTRU < Il {montait D^ettcaliec\* du Loiuvfie^ e».aHn-> pAgnie d'un courtisan dont )a bou(^e sen

**The text on this page is estimated to be only 8.69% accurate**

147 tatt tirèS'itiaurakit Cet homme étant arrivé fort és6Mi(fl^ au  
dernier degié : . « Ouais ! ditoil, je perds Thaleine\* a — Ah ! Monsieur,  
répartit Bautru, — quel bonheur pour vo& amis, 'si vous dites vrai ! »  
Oofflttté il (ïafttait devant une crois de étmetièrd^ il lev et son ch«|kao pouif  
là taliier^ Queic;u\*«n. « Que cela ne voua tùrfwonfié 'pokil, répondia  
Biiutru nous/ noua- aaluotu^ niaris n(\$u9iii« iii>tta f^rlofl^ pai\* \* Mot  
mi«i f^arbeeconpf sut! le cdmindde Voltaire» Oû ddit à Bmitru cfette  
phtém piro^é^ tîquf stip Chartes^ ^^ le Loi»^ XVI a^gkii^ que les  
<:oncessions ne="" devaient="" pas="" sauvm="" />

**The text on this page is estimated to be only 23.18% accurate**

( i4« ) « C'est un veau qu'on mène de marché en marché , et qu'enfin on mènera à . la boucherie. » M"\* DE LA SUZE \ Les procès ne manquaient point à Henriette de Coligny, comtesse de La Suze, — un bas-bleu du dix-septième siècle, qui abjura sa religion pour ne voir, ni en ce monde^ ni en l'autre^ disait-elle, un mari effroyablement jaloux. Un jour qu'elle plaidait contre Ist duchesse de Châtillon, les deux dames se rencontrent . au Palais. M. de La FeutUade, cavalier servant de la duchesse, dit avec son ton gascon à Mme de La Suze^ qui avait accepté le bras de Benserade: — « Vous avez la rime de votre cdié, Madame... Et nous avons la raison. «

**The text on this page is estimated to be only 26.12% accurate**

( 149 ) — • Eh bien ! Monsieur, fait la dame » -^ ce n'est donc pas sans rime ni raison que nous allons plaider. » BEN8ERADE Corneille meurt dans la nuit du dernier jour de septembre 1684, juste à Tinstant où rAcadémie change de directeur trimestriel. De là, grande discussion entre le directeur sortant, Tabbé de Lavau, et le directeur entrant, Racine. C'est à qui aura, selon l'usage, Je droit de diriger à ses frais le service de l'illustre tragique. On décide en faveur de Lavau, ce qui vaut à Racine ce beau compliment de 3enserade. . « Si quelqu'un de nous avait pu prétendre à l'honneur d'enterrer le défunt, c'est assurément vous, Monsieur. »

**The text on this page is estimated to be only 9.31% accurate**

( i5oJ Sa causticité n'épargnait •personne. M, de Mer coMir était un- bon seigneur (|us ne sH^t jamais piqué de science. LorM|U\*i) fvit h\i cardinal, quelqu'un vint annoncer. — « Voilà M. de Mercœur au cidlége des xaDdinsiix. — Ce sera donc le premier où il soit jamaii^ entré, » fit remarquer BenMffiitfie. A'tiiner chez un évêque qui s'excitiAit de n'avoir point de marée i « De quoi se mettre en peine i 'murmura Benserade avec un coup d'a\\ à t»à Toinnet bmne â menton estompé, n'auron9^oii9^as toujours une barbue f » \* ii' juge de la sorte uiie cantatrice donl rhaleine n'était pas irréprochable, —s Lçs pflt

**The text on this page is estimated to be only 11.98% accurate**

( >5i ) • - • • Ce savant bell^nıptç rey^najt 4e PiurU, QÛ Colb^t  
av{^t ^n vm çh^xché à Tattir^r, Mais son impâlifiocû c|6 re^yolr un9>fH^  
^ÎB^K qu'il «iiruut \;>«miçoup^ lui avAU. tout f

**The text on this page is estimated to be only 19.58% accurate**

lain Ht attendre longtemps son po<sup>^</sup>nie de La Pucelle, M. de Longueville lui donnait une assez forte pension, afin que rien ne le détournât de l'achèvement de ce grand ouvrage, qui fit beaucoup plus de bruit, avant qu'après son apparition. On en riait beaucoup & on disait : « La Pucelle n'est plus qu'une fille entretenue. » LINIÈRES Marolles lui disait: « Mes vers me coûtent peu. . •— Ils vous coûtent ce qu'ils valent, réplique Ltnières. m SAURIN Jean-Baptiste Rousseau fut assâz sot pour rougir de sa naissance. Croyant faire oublier

**The text on this page is estimated to be only 24.30% accurate**

( i33 ) qu'il avait un père cordonnier, il avait pris le pom de Verniettes. Mais il avait compté sans Saurin. ' Ce feïseur d'anagrammes se mit en campagne, et trouva, dans le nom d'emprunt, tous les éléments de l'arrêt destiné à en faire justice. De Verniettes, il eut le talent d'extraire trois mots vengeurs i -^ Tute renies. Les lettres U et V avaient alors même valeur. Deux abbés, Fleury et Choisy, publient chacun une Histoire Eclésiastique. On place celle du premier bien au-dessus de la seconde en disant : « Fleury s'est montré choisi dans son histoire, mais Choisy n'est que fleuri dans la sienne, » . ^ . . /.



**The text on this page is estimated to be only 16.55% accurate**

(i54) 30ILEAV • r Son Dom met çn ^veil la belle humeur du  
aommiuicLeur Forbin de Janeon, yi^\*-^? v4s duquel il se trouve à dlne  
«P^Ut^on a'appeler BoHe^u!6'é^rie-t-|lMf V9x\MfVQoï de Boivin.^ A ^  
bonAe.hem;^! voilà le. aom que je prendrais, à votrp place, \*- Pensez plutôt  
à réformer Jai^oOi monsieur le commandeur. A votre place, je troquerais ce  
nom-là contre celui de Jeanfarincv La farine n'est-elle pas, encore plus  
prâfiérable «q son que le vio .ne l-ecit à Teau «^ »... -: , 8ANTBUIL . ; r t r  
\* Au bas de la statue de Louis XIV, sur la place des Victoires,, se lisaient  
d'assez

**The text on this page is estimated to be only 16.58% accurate**

( «55 ) mauvais vers dus à-rafCBdémieien Régnier Desmdraïs  
(ori prononçait JÇt^fer). Sànteuî les critiquairailisi : — « Ce sont des vers à  
renier. » ' BURCTiÈRE ET I^ FQIfTA|NE ' Furetière «yait reproché à La  
Fontaine de ne pas savoir distinguer \t bols en grmne et le boi^,  
marmentequ. Le bruit ayant couru que Fure^ère avait essuyé une volée de  
coups de bâton, — on bâtonnait ferme alors, -^ La Fontaine lui envoya cdte  
épîgramnfe ^ Toi, qui de tout as connaUsance eutièrè, Ecoute, ami Furetière  
« Lojs^e certaines gens. Pour se venger de tes dits outrageants. Frappaient  
sur to!, comme sur une enclume, Avec un boid porté eous le manteau ; Dis-  
moi si c'était bois en grume. On 'si c'était boiB maimenteau?

**The text on this page is estimated to be only 14.33% accurate**

( i5ô ) Le bois en grume est du bois tie char\* pente débité avec son écorce ; le bois marmenfeau est un bois de haute futaie, conservé pour la décoration d\*une maison. Furetière répliqua. Dangereux inventeur de cent ▼Uainea fablei, Sachez que pour livrer de médisants asstiits. Si vous ne boules pas que le coup porte II (aux, 11 doit être fondé sur les fuits véritables. Ça l disuns^nous tons deux nos vérités ; Il est du bois de plus d'une manière : Je n'ai Jamais senti celui que vous cites; Notro ressemblanoe ^st entière. Car vous ne sentes pas celui que vous portes. Le dernier vers fait allusion aux galanteries de M'^\* de La«Fontaine, ajoute Tabbé Raynal, qui a donné tout ce débat dans ses Anecdotes littéraires, m LA MONNAYE Ruiné par la banqueroute de Law, il se

**The text on this page is estimated to be only 18.46% accurate**

( iS7) voit rétluit à vendre des médailles reçues, en prix à l'Académie. Mais il n'en chante p^ moins/.. Ciel ! fiittt-il perdre alnel tout le fralt de met rera ! Ce eoup me perce les entrailles. Et, pour d'aisez belles médailles, Il fftut arouer, c'e9t un rilain rerers. Après ce quatrain, j'en pour;rais donner ^mille. C'était le beau temps du genre qui est trop méconnu aujourd'hui. Voici quelques vers à fappui de mon dire. Sixain sur la grande édition illustrée des Œuvres de Dorât ; Lorsque j'udniire ces estampes. Ces viffnette««« ces culs-de- lampes, Je crois voir en toi, pauvre auteur, (Pardonne k mon humeur trop franche!) Un malheurôtax navigateur Qui se sauve de phmclie en planche.

**The text on this page is estimated to be only 16.26% accurate**

( 138 ) Quatrain sur le Siège de Calais/ pièce qui avait fait la  
réputation de M<sup>r</sup> de Belloy: Belloy nous donne un siège, il en mérite un autre  
: Grave» académiciens, Faites' lui partager l'orgueil, Oh tant de bonne\* gêne  
il n'aurait pu voir des riens. Quatrain sur M. de Chastellux, auteur de la  
Félicité publique^ nouvellement reçu à l'Académie : A Chastellux la place  
académicienne ?.. Qu'a-t-il donc fait? — Un livre bien conçu. \«. Vous  
Vappeiez -7 Fiftter

**The text on this page is estimated to be only 24.34% accurate**

(159) Le nôël faifait concurrence au quatrain. En voici un sur le\*  
Voltaire de Pîgafle; qu'on trouvait révoltant' en 1773 et qu'on appelait le  
squelette de M, de VoHafre r Voici Vanteor de Vlngénu, Monsieur Pigal  
nous l'offre nu. M onitottr Frëroti I0 drapent. ÀUelnia^etc. Fréron était le  
Veu!l^É)t du philosophe. ' Quelquefois, on se contentait de deux vers,  
comme ceux-ci : Cbloé, belle et poète.a deux petits travers : Em f^it s9iL ?  
liago ei oa làU pas ms vers. Chloe ^tait la comtesse de Beauharnais, qui  
passait pour se farder outrageusement & pouf faire travailler sous son nom  
des gens de lettres, auxquels elle accordait d'ailleurs la plus généreuse  
hospitalité. . Parmi ces derniers, on comptait Dorât, ce

**The text on this page is estimated to be only 23.89% accurate**

( i60 ) ' qui fit dire à la mort du poète, que la comtesse avait perdu l'esprit — Encore un mot rajeuni bien des fois ! Plus Hjeureux que M\*\*\* de Beauhamais, Le Franc de Pompignan ne vit lancer contre lui qu'un seul vers, — un vers terrible, écrit sur le titre d-utie somptueuse édition in-quarto de ses Poésies sacrées, Psaumes et Cantiques ; Sacrds sonl-ll?, car personne n'y touche ! BRET Un homme de «qualité parlait devant lui des respects que lui rendaient ses vassaux: « Jamais, aiïirmait-il, il ne leur arrive de s'asseoir ou de se couvrir en ma présence. — Corbleu ! s\*écria Bret enfonçant son chapeau et se jetant dans un fauteuil : — vos gens n\*ont donc ni cul ni tête!

( iCi ) PIRON Ses mots célèbres ne sauraient être cités tous ici. En voici toujours cinq ; ils ont leur mérite^ sans être les meilleurs. De son temps comme du nôtre, la salle des séances publiques se trouvait souvent trop petite. On faisait queue à la porte, et Piron, confondu parmi les simples mortels, ne se montrait pas des plus patients : — t< Vraiment, murmurait-il, il est moins facile d'entrer ici que d'y être reçu. » Propos piquant, mais, sans valeur dans la bouche d'un candidat malheureux. Il est classique, cet autre mot qu'il fit dans la cour du Louvre, devant la salle des séances de l'Académie : — « Ils sont là quarante, ayant de l'esprit comme quatre. »



( «6» ) Combien de fois aussi n'a-t-on pas cité sa réponse à un ami qui lui reprochait de s'être grisé un vendredi saint. tt Il est bien permis que l'humanité chancelle quand la divinité succombe. B Un soir, Piron, qui était replet, suait à grosses gouttes au parterre de la Comédie. On en rit autour de lui, et les voisins annoncent que Pirôn cuit dans son jus. « Ajoutez, crie-t-il, qu'il cuit entre deux plats. »)' Un autre soir, il regardait, en se moquant, une femme galante. « M'avez-vous assez considérée ? fait-elle impatientée. -i- Je vous regarde, Madame , mais je ne vous considère' pas. » Encore un mot rajeuni par les anecdotiers de notre temps. J'ai sous les yeux un

**The text on this page is estimated to be only 6.51% accurate**

( .»63 ) Pifitmmre gmusant qui en /fût bo^neur yoLTÂOZ 1 ' prit» il t-amuiât dM «âlembours Im : plus tt^toa, tout en crum contre ceux qu\*il ne a)iiitnet«fliit pas. • Après l'expulsion d»B i^euitee» il avaU recueilli à Ferney le père Adam, qui n'était pa» le plus malin de Ja compagnie, et U en abufAJt pour le pr^eatçr àpnde< » • • ' . ' • r C'est »usei À Ferney que §e présenta |^ fe;x)me du . fermier . g^oé^M - PauJ^e, vive

**The text on this page is estimated to be only 27.90% accurate**

ment désireuse Ue voir le {Ailosophe. Comme on fait difficulté de l'introduire, elle se fait annoncer comme la nièce du ministre Terrai. Voltaire, -qui a celui-ci en horreur, résiste de plus belle, et charge le domestique de cette déclaration de guerre : . « Dites à cette dame qu'il est inutile de me voir, que je ne suis point beau, qu'il ne me reste plus qif une dent, ,& que je la garde contre son oncle. » Je prends le récit suivant dans lès idé^ moires dits dé Bachaumont, à la date du 3o mars 1778. tt L'autre jour, M»e de la Villemenué, vieille coquette qui désire encore plaire, a voulu essayer ses charmes surannés sur le philosophe; elle s'est présentée à lui dans tout son étalage, & prenant occasion de quelque phrase galante qu'il lui disait, & de

**The text on this page is estimated to be only 23.06% accurate**

( IÔ5 ), ^ quelques tegards qu'il jetait en même temps sur sa gorge fort découverte : « Comment, « s'écria-t-elle, monsieur de Voltaire, est-

**The text on this page is estimated to be only 9.37% accurate**

'( i66 ) députée d6 ^Académie de Soissons qui quaiifflieftt leur  
cômpagtîe dé Frite f^née de rAcadémîe française? « Otl, Mès^eitfS, fllle  
â)f»fe, (feël-t-dite Hlie éâge, fille hoiifi^été, et Vflya/it f&tniis fPâi pârtf  
d'elle, n ' A^rès iouÉ les é^ffafitHldn\$qu^)'âfdt>tiiiés de son savoir-faire, on  
voit conlbiéii Vol0 taire avait mauvaise grâce en écrivant à M\*^ du Duffiind  
cohtfe ie e^eMbOin' .\* « Madame) m «ôUJffitHis pis qil'àn tyran si bête  
u»ur|»e romf^ii\*é du moffidé. n rùfSirwo!^ Il se ]>ré9€!nt€ titi jour deVânt  
lé ^îflde de Gônth Cëkii\*<:i le="">eçfôif itiM et tOUriie brusifUdiliierit le  
d(»). « Ah! Nfonseigneur, murmure l'abbé, que dt bonté! Votre Altesse m'eft  
voulatrf, di

**The text on this page is estimated to be only 13.70% accurate**

( 107 ) sait -on, mais je vois bien le contraire. — Comment ceiaB  
— On sait que Votre Altesse ne tourne ianckais le doi à rantietni. m ' •  
BCFFON ... : A. un;d}Der où brillait une dittde fr\iâie, un&viQilte dapae  
interroge M» de Bufifon tur le»iiettxoàjcroi6«eiitces précieux tube^ctilaa :  
« On les trouve à vos piods^ Madaine^ » La dathe ne comprend point  
d'abotd^ on toi explique qii\*ti se trouve dei tritiiss au pied des charmes et le  
cosnpiinlent l'enchante. ' Ma» ce n\*était q«ie Ut moitié de bi vérité. La  
conversation continue et M\* de Buflbn démontre que le charmé doit être  
vieux pour jouir du privilège. Oniie âgure la fuj^eui\* de lac v^isine^

**The text on this page is estimated to be only 23.87% accurate**

( x6« ) I . ■• ■ LINGCET Cet avocat rageur a laissé deux à-propos qui donnent une idée de sa présence d'esprit, car ils se sont produits dans des circonstances sérieuses. La première fois, c'était à la Bastille. A peine y faisait-il son entrée, qu'un personnage inconnu vient lui offrir ses services. « Qui êtes-vous ? demande Linguet. . . — Je «suis le barbier de la Bastille» — Eh bien! il y a longtemps que vous auriez dû la raser. » De nos jours, on a poussé l'audace jusqu'à mettre ce mot sur le compte de Proudhon, à Mazas. . . La seconde fois, il s'agissait d'un autre genre de correction. Le maréchal. duc de

**The text on this page is estimated to be only 21.34% accurate**

( i<>9) Duras avait été persiflé par Linguet, et, pour toute réponse» il )\*avait fait menacer du bâton qui servait' alors de plume à certains grands seigneurs. Notre avocat se défend par une nouvelle plaisanterie : « M. de Dufas me bétonner! £bi! tant mieux! je serai fort aise de lui voir 'faire usage de son bâton une fois dans sa vie. » . Grand fut le succès de cette allusion per« fide aux titres militaires d'un maréchal très-peu guerrier. DUCLOis RT BA€HAUMO{



**The text on this page is estimated to be only 8.94% accurate**

( lyô ) à son saint ministèfe, éelui<sup>i</sup> répond tfvec sù bfMéfiu&fib  
hàbituâlle i <sup>^</sup> ¥ ie ënathé bien venu au thottde aatis tuîottê, f ôtt.pUW biôfl  
partit ëftfis chapeau. \* Toutefois j ce notn de Chap«ftu n\*eit pàé ihv&itéi  
C'^M (te même Chgpemt grand pèi'tiéan de i'afchervêqAie Chi<sup>^</sup>istdphe ée  
Beaumotti, qui se tmttiB eofitfe l<sup>i</sup> -«lès qu'il eut <sup>^</sup>tè investi d'une étire<sup>^</sup>  
kiAtûmibie. Atiéftiy dklait<sup>^</sup>oj) 4ue M<sup>^</sup>n<sup>^</sup>eigflëtlr dd Pat<sup>^</sup> avait perdu son  
chapeau. Le dernier mot de Bfichautnont — le rédacteur des Mémoires —  
est moins forcé c|uâ .celui de Ductk». Au prêtre <sup>^</sup>ui. était veau lui offrir les  
consdAtioDs, de TÉgUsef il se serait contenté de r é<sup>^</sup>CMidre ; «<sup>^</sup> o Je vous  
remercie, mais )é ne me sens point alBftigé. »

**The text on this page is estimated to be only 18.11% accurate**

(m) STI<sup>y</sup>AIN MAltâCHAL tt Otez ce mot de b<sup>^</sup>ùdùir<sup>^</sup> » disait le censeur Crébillon fils, à Mfeiréchûlj l'aufeuF des Odes erotiques/, qui r<sup>^</sup>ipond ï « Où mettra-t-on votre sofa si vous ôtez mon boudoir. » RIVAtlOL En 1788, lorsqu'un exil à Viller»\*Cotterets semblait ranimer au bénéfice du duc d'Orléans la faveur <sup>^</sup>sopulaire, Rîvarô! fit circuler ce mot assez fin : — « Malgré" les lolà de là perspective, le prince paraît a\*a\* grandir en s'éloîgnant. » ' s. Dans quel recueil n\*a-t-oii pas vu figurer sa fameuse repartie à M"»» deStaéi qui croyait

**The text on this page is estimated to be only 29.19% accurate**

intriguer Rivarol dans un bal masqué. Sans chercher même à soulever le masque, il borne son examen à la chaussure & dit : — a Quel vilain piédestal ! » Ne pas oublier que M"\*« de Sta

**The text on this page is estimated to be only 19.71% accurate**

( 73 ) Cette, fois, Martatiivillç æ tint pour satisfait. d'aruncourt Il joua sur les mots, hélas ! sans le vourt loir, & il s\*en: trouva d'autant plus mal que la situation étiait grave. Il s'agissait de la première représentation d'une tragédie» — •r- le Siège de Paris, — jouée en 1827 au Théâtre-Français. Le parterre irrévéren» cieux saisit avec transport les allusions présentées par ces quatre vers : >— On m^appelle à régner, \*- Mon père, en ma prison, ««u/ à manger m'apporte, — J'habite la montagne et j'aim« à la xaUie, J» Sur le srin de Vépoase, il écrase tipeux! • L'auteur du Solitaire ne s'en releva point. Cependant Racine avait dit : « Prince, j .

**The text on this page is estimated to be only 17.56% accurate**

(.174) que tar

**The text on this page is estimated to be only 20.18% accurate**

^■t ■

**The text on this page is estimated to be only 18.89% accurate**

M. Paul Foucher, beau-frère de Victor Hugo, dont les Burgraves venaient DUMAS FILS f Une actrice assise à la première représentation de Vert-Vert ^ tenant un magnifique bouquet de roses & affichant un visage plus fleuri qu'elle ne l'eût voulu. M. Dumas fils improvise, ex abrupto, le quatrain suivant : \* A Flore elle fit un larcin. C'est un printemps en miniature ; Clé des routes dans la main Et les boutons sur la figure.

**The text on this page is estimated to be only 19.24% accurate**

( 177 ) Vers, consignés dans les Cancans de 1852. M. DE VILXEMESSANT. On doit à sa Chronique de Paris cette fameuse définition de la République au point de vue de la numismatique. *fi* Lorsqu'un écu, frappé au coin de la République de Février, tombera dans les mains de quelque Raoul-Rochette futur, voici ce que ce savant lira à nos arrière-neveux : « (Face). — Je ne vois que détresse {des tresses) partout. Où dîner (Oudiné) sous la République? — *AlaBÊJULE éTOjLE !* « (Revers). — liberté, — point. Egalité, -^ point. FRATEK*niréf^* point» », . Pour faire comprendre cette, double pointe, il faut ajouter qu'elle était ornée de deux vignettes représentant ;



**The text on this page is estimated to be only 16.37% accurate**

♦• ( 17» ) I\* Le Tevers d'une pièce de cinq francs de 1849, portant pour légende les mots: Liberté, Egalité, Fraternité, séparés chacun par un point, • 2» La face de la République, représentée par une femme à chignon tressé, avec étoile placée sur la tête; Tout en haut se trouvait la signature du graveur Uudiné, Lorsque Teffigie de la République fut remplacée par celle du Président Louis Napoléon, M. de Villemessant fit cet autre jeu de mots, réellement prophétique : « — « C'est un empereur sur-numéraire, » PRIVAT' D\*AI>rGLBMOKT Si j'en croie ses historiens, il aurait cherché dans le calembour un dédommagement des jouissances gastronomiques refusées souvent hélas ! à ses appétits.

**The text on this page is estimated to be only 24.36% accurate**

( 179) De la brasf^rie de la rue des Martyrs, il entend crier un jour: aux bottes d'asperges! C'était la première fois de Tannée. Transporté,^ il s\*élance & confère avec le marchan

AU THÉÂTRE MOLIERE A Tapparition du Tartufe {1667) p les dévots poussent les hauts cris & le Parlement prohibe la pièce. La défense arrive à rinstant où allait commencer la seconde représentation. Molière paraît & s'adresse à rassemblée : « Messieurs, nous comptons aujourd'hui f4Voir rhonneur de vous donner le Tartufe,

( 181 ) mais M. le premier Président ne veut pas qu'on le joue, s  
Racine aimait la Champmélé jusqu'au moment où Clermont-Tonnerre le  
supplanta, ce qui fit dire à la Comédie : — « Le Tonnerre a déraciné  
Champmélé, » C'était au talent de la Champmélé & de ^ Baron que Brueys  
rendait justice par cet-' éloge. — « Ils ont fait passer plus de mauvaises  
pièces que tous les faux monnayeurs du royaume. » .ARLEQUIN Voici ce  
que raconte sur ce fameux artiste \q Journal de Paris du 10 mai 1777, date  
bien postérieure au fait dont il est question : ^ « Le président de Harlay  
avait faitconk

182 naissance, dans une promenade, avec un étranger si spirituel, qu'il l'invita à dîner & le présenta à toute sa société. Tout le monde en fut charmé. Impatient de ne pouvoir répondre aux interrogations de chaque convive sur le compte de l'étranger, M. de Harlay le conduisit dans son cabinet & demanda à qui il a l'honneur de parler. « Je suis votre parent, Monseigneur, lui dit l'inconnu. — Mon parent ! — Oui, & voici comment : Feu messire de Harlay, votre aïeul, était premier du nom. De lui naquit messire de Harlay second, votre grand-père; monsieur votre père était Harlay quatre, & moi, dit-il, en se jetant à ses pieds, je suis Arlequin qui vous demande pardon de son effronterie. » Il va sans dire que le Président lui accorda sa protection. Comme on l'a vu ici, M. de

( «83 ) Harlay était homme à entendre la plaisanterie. l'abbé pellegrin Sa carrière dramatique fut peu heureuse. Non-seulement ses pièces ne Tenrichirent pas, mais plusieurs lui valurent des avanies. La première fois qu'on prononça ce vers de son opéra de Loth : — L'amour a vaincu Loth. — Un plaisant poursuivit sur le même ton : « Il devrait bien en donner une à l'auteur. » L'ancien parterre était coutumier de ces à-propos. Il suffira de rappeler la scène où la Lecouvreur disait à Mithridate, représenté par son camarade Beaubourg, qui était fort laid :

( "84 ) « Ah ! seigneur, vous changez de visage. » « Laissez-le donc faire ! » — criait-on dans la salle. POISSON II allait mourir, ce vieux comédien. Arrive le prêtre avec les saintes huiles : « Ah ! monsieur le curé, remportez votre huile, je suis frit. » Je donne CQtte gaieté sous toutes réserves & je ne sais à quelle source VEnçyclopédiana Ta puisée. ' Un délégué de la Comédie-Française priait M. de Villars de supprimer les entrées gratuites des pages à la salle de Versailles.

( i85) ê « Bah ! disait Villars, ils sont si jeunes... Ça ne tient pas de place. ^ — J'en demande pardon à Monseigneur, mais, il le sait, plusieurs pages font un volume, » Chassé, chanteur fort renommé au dernier siècle, se présente un soir aux Italiens. Arrêté au contrôle, il insiste sur un ton courroucé : — « Quand je vous dis que je suis Chassé, de l'Opéra! — Eh bien ! vous serez aussi Chassé des Italiens, » — fait le contrôleur à bout de motifs. m"\* quinault « Ma femme se fait peindre en Hébé. C'est la mode. Mais quel costume prendre



(i86) pour lui faire pendant ? Je cherche en vain... » Ainsi parlait le duc de Chaulnes<sup>^</sup> — un érudit cependant, >- à la spirituelle Quinault, deTOpéra. M Mais rien de plus simple ! fait-elle en riant de la mine embarrassée de ce pauvre duc. — Si madame de Chaulnes est en Hêl<sup>^</sup>é, eh bien! faites- vous pourtraire en hébété ! « Si elle se moquait de ses amis, elle savait les défendre. Lors du départ de Richelieu pour Minorque, on discutait fort les talents militaires du galant maréchal qui, en fait de sièges marquants, n'avait guère fait que celui <sup>^</sup>de la chambre à coucher de M"\* de la Popelinière, où il avait trouvé moyen d'entrer par une plaque de cheminée tournante. — On croyait donc peu à un succès, & Tarn

. ( i«7 ) Jbassadeur de Savoie, qui n'aimait pas Richelieu, s'écriait en raillant dans les groupes : — m On n'entre pas dans Mahon comme dans une chemifiée. — Que voilà bien un propos de Savoyard! » riposte Quinault. Inutile de demander si les rieurs passèrent de son côté. Au temps où les talents naissants de Raucourt faisaient fureur (1773), un spectateur, qui avait fait queue trois fois pour Tapplaudir, sans pouvoir trouver de place, exprima ses regrets par une pièce dont voici les derniers vers : Je sais qu'on peut en triplant l'honoraire» Hnmanlaer les traitants du parterre, Mais payer triple enfin ni\*a retenu. £ubKiez«vous cru, Jeun6 et faite pour ptaire, Qu'on regrettât d'employer un feu 'Pour vous claquot ?

**The text on this page is estimated to be only 28.93% accurate**

' ( 188 ) Après la mort de Lekain (1778), grande dispute entre les sociétaires de la Comédie. C'est à qui prendra ses rôles. Vrai Salomon, M. de Duras tranche le différend en faisant trois parts, distribuées entre Mole, Monvel et La Rive. On fait sur ce dernier, la plaisanterie suivante. Ah ! quel affreux malheur m'arrive, A dit Melpomène h Caron, Lekain a passé rAchéron, Mais il n'a point laissé ses talents sur La Rive. Je ne crains pas de citer ces autres épigrammes comme de petits modèles du genre : Sur l'embarras des richesses • OPÉRA DE GOURDET DE SANTERRE (1782 )• Embarras de couplets, Embarras dans les rôles;}, Embarras de ballets. Embarras de paroles :

( 189 ) Enfin, de toute sorte. On ne voit qu'embarras ; Mais allez à la porte. Vous n'en trouverez pas. Jugement d'un habitant de la Garonne, Sur opéra-comique le Dormeur éveillé, de Marmontel (juillet 1784). On n'est plus vrai ni plus habile, Selon moi. que ce Jeune auteur. ] Il nous annonçait un dormeur. Eh ! sandi » Il en a fait mille. Vers adressés, en 1788, aux auteurs italiens, lorsqu'ils prirent la détermination de mettre des banquettes dans leur parterre. Bravo ! Messieurs ; dans cette affaire Vous agissez très\*prudemment : Recevez donc le compliment Que tout amateur doit vous faire. \_ Loin de juger légèrement Maint opéra, comme naguère. Désormais, Messieurs du parterre Pourront avoir leur jugement. « Un perruquier, qui se croyait du talent, k.

( 190 ) s'entend siffler sur le petit théâtre de Vendôme, pendant une représentation d'Adélaïde Duguesclin. — Il s'approche de la rampe, salue et confesse ainsi sa méprise: c Hier, Messieurs, je vous accommodais ; aujourd'hui je vous incommode; demain, je vous raccommoderai. » Son rôle est achevé au milieu des applaudissements. • Ses mots sur la gloire de M<sup>re</sup> de M<sup>re</sup> Ve<sup>re</sup>tris, sur Topéfa du Faucutt et Sur les Châteaux branlants jouissent d'une très-grande notoriété. Elle est non moins connue, sa riposte au fameux marquis de Bièvre, lorsqu'il voulut faire de l'esprit à propos de melon. Passons de la salle à manger dans le bou

^ «91 ) » doit. Écoutons^les confidences de cet excentrique Lauraguais qui s'associa si longtemps à la vie de Sophie Arnould. Il est jaloux comme s'il ne donnait pas lui-même des motifs constants de jalousie. Amoureux de Mlle Rob..., danseuse de TOpéra, il a la naïveté de conter à son ancienne maîtresse les contrariétés que lui cause certain chevalier de Malte trop assidu près de sa nouvelle passion. a Un chevalier de Malte ! s'écrie Sophie, Ah ! mon ami, combien vous avez raison de le craindre. Son métier n'est-il pas de chasser les infidèles. » V Esprit des Anas a dénaturé cette charmante répartie; il fait d'e ce chevalier ramant même de Sophie Arnould (avril 1765). Dans les coulisses, Sophie Arnould n'est

( 192 ) pas si clémente. Toutes ses camarades lui servent de  
plastrons. Elle annonce, si la maigre Guimard a un rôle, qu'il ne sera pas  
besoin d'aller à SaintClou J pour voir jouer les eaux. Méciianceté assez  
plate, mais devenue proverbiale. Elle a successivement affligé toutes les  
maigreurs du monde dramatique. Sophie Arnould n'\*aime point trois sœurs  
du nom de Rose, Hyacinthe et Marguerite ; elle confond leurs noms fleuris  
en une seule insulte : — « Quelle plate-bande ! » On siftie un soir (1779) la  
Durancy dont la voix rauque est un peu canaille. Sophie Arnould la plaint  
avec un feint étonnement : — « Pourquoi cette rigueur ? Elle a cependant la  
voix du peuple. » « Les jardins anglais commençaient à envahir la France,  
q\ chacun entassait dans

( 193 ) son parc rochers, fleuves et temples grecs ou romains. On faisait contempler à Sophie Arnould une de ces merveilles. — « Que vous semble de cette rivière? criait le châtelain sur le bord d'un ruisseau. — Mais, pas mal, vraiment! ça ressemble à un^ rivière comme deux gouttes d'eau. » C'est à elle enfin qu'on doit la réponse superbe : « Monsieur, je suis trop fière pour les accepter!... » À un niais qui disait : « On vous donnerait bien cinquante ans. » UxN MUSICIEN « Le compositeur Philidor, à la suite d'un long déjeuner, arrive en retard à la répétition d'un de ses opéras. Il fait tout recommencer, à la grande impatience des musiciens qui étaient à jeun et mouraient de



V 194 ) faim. A un moment où on allait attaquer une ariette qui devait être jouée d'une certaine façon, on l'entend crier à l'orchestre : — 0 Les sourdines ! Messieurs, les sourdines ! ! — Ils sont bien heureux, » répond un des exécutants, en exprimant assez plaisamment l'envie qu'on portait à des hommes assez heureux pour ne pas entendre et pour dîner. (Extrait de la Correspondance de Grimm, Novembre 1785.) Après Grimm, Charles Maurice — le doyen des feuilletonistes dramatiques — me fournit cet autre fait : En novembre 1799, le Cabriolet jaune fut donné à l'Opéra-Comique par Alexandre de Ségur, — celui qui s'est fait appeler depuis

( 19^ ) Ségur sans cérémonie, par allusion à la place que son frère occupait près de l'Empereur. De bons camarades tirèrent parti de l'usage où étaient alors les aboyeurs de crier à la fin du spectacle : « Qui demande sa voiture? »> L'un des a postés criait à haute voix : — « Le cabriolet de M. Ségur! •» Et un compère répondait : — « •Tais-toi donc, tu sais bien du'il vient de verser? » BEAUPRÉ Les artistes de l'Opéra ayant paru dans ujie fête donnée par Napoléon I", le ministre de l'intérieur, Chaptal, reçut Tordre, de leur faire des cadeaux. En vrai savant, il ne trouva rien de mieux à envoyer qu'un certain nombre de volumes bien reliés.

( 19<5 ) Un peu après, nouvelle convocation du personnel de l'Opéra à une solennité impériale. Peu friand de littérature, le danseur demande impertinemment à Chaptal : — « Payera-t-on cette fois en livres... ou en francs? » ODRY Arrêté un soir rue Richelieu, en face de la Bibliothèque, par l'interpellation classique ; La bourse ou la vie! — il aurait répondu sans se déconcerter : « La Bourse? Prenez la seconde rue à droite... Quant à l'avis, le meilleur que je puisse vous donner est de changer de métier. m"\* AUGUSTINE BROHAN Ses mots sont réputés à juste titre. En

( 197 ) ■ voici cinq pris dans le recueil biographique de M, de Mirecourt. Un soir de fête nationale, elle se trouve pressée par la foule. Un mari furieux se retourne du côté d'Augier, dont elle avait pris le bras. — « Monsieur, crie-t-il, vous venez de prendre la taille de ma femme! (Celle-ci était énorme.) — Par exemple ! répond Augustine, c'est impossible. Fouillez-le ! » ' Un soir, M"« T... frappe à coups redoublés à la porte de sa loge en répétant ? — « Ouvrez-moi ! Ouvrez donc ! ! — Ah ça ! me prend-elle pour une écaillère? » On parlait beaucoup du mariage de sa sœur avec M, Bataille. Aux demandeurs de nouvelles, elle répond :

( 198 ) « Tout est rompu, elle ne peut pas vouloir de bataille, puisqu'elle demeure rue de la Paix. » ' Quelques mois après, M<sup>U</sup>e Madeleine Brohan' épousait en effet M. Mario Uchard. Peu ferrée sià: Torthographe, une de ses camarades lui demande : — « Dis donc, Auf<sup>^</sup>ustine... jockey prend-il un q } — Mais, oui. Sans cela, comment ce pauvre diable monterait-il à cheval r » L. L... se trouvait à un de ses jeudis. Minuit sonne; il prend son chapeau. « Vous me quittez? fait la maîtresse du logis. — J'ai promis d'aller chez Rachel. — C'est juste,.. Aujourd'hui-vendredi,..., vous faites maigre. »

C 199 ) . LAMBERT THIBO<sup>^</sup>ST Péragallo; l'agent dramatique, venait lui verser sa part de droits d'auteur sur les Mémoires de Mimi Bamboche. Il va rejoindre son collaborateur au café des Variétés, et dit, en lui remettant une assez r jolie collection.de napoléons : « Y iens, ma- vieille, voilà la monnaie de notre pièce. » (Extrait du Figaro). M<sup>TM</sup>\* ALBONI  
Fatigué des attaques sournoises de F... contre la grande artiste, son mari, le comte Pepoli, avait pris, à Tinsu de sa femme, le parti d'acheter sa neutralité, moyennant une contribution convenue. La rançon se payait par douzième. Un jour, F... envoie toucher

( 200 ) son mois. Le comte était absent. Le messenger maladroit présente la quittance à M"« Âlboni en personne. Celle-ci devine d'un coup d'oeil le dessous des cartes, et, d'un ton de souverain mépris : « Dites à votre maître que je ne chante pas hors du théâtre. » ^ C'estaux Mémoires de M. de Villemessant que je prends cette fière réponse.

DIVERS LES MARCHANDS Ils étaient jadis fort enclins au jeu de mots. Qui n'a vu ces dernières enseignes allégoriques représentant un cygne et une croix,' avec la légende : Au signe de la croix? — Qui n'a vu cette botte d'épis sciés, chargée de symboliser le commerçant de denrées coloniales i\* — Et ce K barré, si cher au cabaretier? Il existe encore en province quelques



( 202 ) barbiers, exposant cinq tignasses, sous Tinvocation de Saint-Ignace. — Une marchande de poissons alla jusqu'à prendre pour enseigne un merlan dans un soulier, avec ces mots : A la marée chaussée. Des imprimeurs lyonnais, les Carteron, avaient fait sculpter au-dessus de leur porte une balance, sur les plateaux de laquelle se trouvaient des poids d'un quart de livre, dits quarterons. Au-dessous, on lisait : Les carierons font les livres. Quelquefois, le jeu de mots se conforme aux vices de prononciation de son auteur. A Strasbourg, un bi\*asseur, détireux de rallier les étudiants an droit, avait fait peindre au-dessus de sa porte un éléphant dressé sur ses pieds de derrière , avec ces mots : à Véléph-en-droit,

10:) ) PAYSANS Si j'en juge par les recueils du temps de Louis XIV, les paysans français paraissaient pétiller d'esprit. ^Dcs manœuvres militaires sont exécutées sous les yeux du Roi dans la plaine d'Ouille. Les terres cultivées souffraient du passage des troupes. Au\*désespoir de voir un bataillon suisse fouler ses pois verts, un campagnard^imagine de crier: Au miracle ! jusqu'à ce cju'on Tait amené en présence de Sa Majesté : « N\*ai-je pas raison, dit-il, de crier miracle? — J'avais semé des pois dans mon champ et il y est venu des Suisses. » L'équivoque valut à son auteur une large indemnité.

( 204^ Malgré la mode du temps, Louis XIV ne porta jamais de manchon , à la chasse , même «u plus fort de Thiver.'Deux paysans l'ayant rencontré, et Tun deux paraissant étonné de ce qu'il ne précautionnait pas mieux ses mains contre le froid : « N\*en sois pas surpris, dit l'autre, le Roi a toujours ses mains dans nos poches. » Jyste critique des impôts dont la France était alors écrasée. \* Elle était bien aussi du même^ avis, cette veuve qui implora de la clémence royale la faveur de ne pas payer l'impôt du vingtième. Il est vrai qu'elle avait un titre sérieux dans la maternité de dix-neuf enfants, et qu'elle le fit valoir d'une façon originale. Son pJacet était ainsi conçu : « Sire, j'ai donné dix-neuf sujets à l'État.

(205 ) Je supplie Votre- Majesté de vouloir bien m'exempter du vingtième. » Au dire de Tallemant des Réaux, la mère du maréchal\* de Gassion était une bossue qui faisait la goguenarde. Un jour, elle rencontra une boiteuse : « Holà ! crie-t-elle, ma commère ! vous qui allez de côté et d'autre (et en même temps, elle la contrefaisait), dites-nous un peu des nouvelles. — Dites-nous-en vous-même, vous qui portez le paquet, » lui répond cette femme. DEUX Collégiens Un écolier, voulant entrer en sixième dans un collège de jésuites, fut trouver le préfet pour être examiné. Tout en se promenant avec le petit bonhomme, le bon /

( 206 ) père, qui le déclarait peu capable, demanda : « Dites en latin : Je suis un âne. — Sequor asinum, » répond l'enfant. A une date plus récente, un élève prêtait une oreille trop distraite à une leçon de son professeur de philosophie , stjr Descartes. La réprimande ne tarde point. « Vous ne suivez pasj Monsieur» A quoi pensez- vous donc? — Pardon, Monsieur, je pense... donc je suis. » UN SUICIDÉ On a peine à croire que le calembour et le suicide aient jamais pu marcher de front. Cet accouplement monstrueux a cependant eu lieu. La preuve n'en est pas éloignée; elle remonte aux journaux de i865, dans

( 207 ) lesquels chacun a pu lire ce fait-divers : « Le sieur Gracmont, employé à un bateau remorqueur, aperçut, avant-hier matin, des habits d'homme déposés sur la berge du canal Saint-Martin, non loin du bassin de la Villette. Un bout de papier, fixé à l'aide d'une épingle au parement d'un habit, attira , tout d'abord son attention : il le détacha, et lut le quatrain suivant, déjà fort connu, qui avait été grossièrement copié au crayon : Oriad nink Mftrklîi, par ton etnal, Au ciel obtiendrai'jo une place ? Puisque pour m\*y rendre /ë passe Far tOti éafiah • « Les sergents de ville, prévenus de cette découverte, crurent à une mystification. Néanmoins, on fouilla dans le canal, et on ne tarda pas à trouver le cadavre d'un individu qui a été reconnu pour être celui d'un nommé Lefoy, demeurant rue Popincourt. Après les constatations légales, il a été porté à la Morgue. »

( 208 ) UN FOU Eux aussi se sont mis de la partie. Voici du moins ce qUe raconte Mercier en 1788 : « De belles dames, qui convoitaient le quine à la loterie, allèrent trouver un fou aux Petites-Maisons, dahs l'espérance qu'il nommerait les numéros gagnants. Celuici, d'un ton grave, leur en fait choisir quatre, les fait tracer sur le papier, les avale et dit : « Attendez, Mesdames, vous les verrez sortir. » La prophétie est crue, mais trouvezm'en une qui fasse mieux . justice de pareilles sottises.

MONSIEUR ON Il y a longtemps qu'il est connu, ce monsieur ON. — Monsieur ON, c'est tout le monde, c'est l'esprit public, auteur et éditeur irresponsable de bruits, de nouvelles, de prophéties et de pasquinades qui circulent sans que le plus fin puisse savoir d'où ils viennent. Dans l'incessante communication de ces propos clandestins, On joue naturellement le premier rôle. On dit., on assure..., on prétend... sont les formules ordinairement employées. De là, le type



( 2IO ^ imaginaire de Monsieur On, qui fut, de tout temps, un personnage redoutable. Comme le jeu de mots a constitué l'un de SCS divertissements favoris, je devais altribuer à Monsieur On un.\* pince réservée. [i6oo] — Le père Cotton, confesseur de Henri IV, passait pour avoir beaucoup d'influence sur son pénitent. Aussi disaiton, parmi les mécontents : — « Le Roi entendrait bien mieux la vérité s'il n'avait • pas toujours le coton dans les oreilles. » [iCo3] — Henri IV ouvre aux Jésuites la maison de La Flèche. On rapproche ce don de celui du collège de l'Arc, fait par la ville de Dôle, alors espagnole, et on fait circuler ce distique. Aitauu DolA aeUit Patiib.is. Dcdli ulinu Sac.Itt \m GiUia Quis Funem quun mcruôro dabl?

■ I .""bw^WH Traduction : Dôle a donné l'Arc aux Pères. Ils doivent La Flèche aux bontés de la France. Qui leur donnera la corde qu'ils ont méritée? (Pièces intér. 1787.) Le premier médecin de Louis XIII, Valot, prescrit à l'intendant des finances, Gargan, une certaine dose de vin émétique qui le fait aller, dit-on, de vie à trépas. On appelle aussitôt Valot — le Docteur Gargantua. Riche du produit de ses opéras, Quinault achète une charge d'auditeur des comptes. Messieurs de la chambre s'indignent à l'idée de recevoir un auteur. — Ils en sont punis par ce quatrain : Quhialt, le plus grand des auteurs, Dans votre corps, Messiciii-S, à dCliifela âo paraître Puiâqu'il a fait tant d'auditeurs. Pourquoi rcmpCdux-voas de l'être?

(212 ) Quinault fut reçu. On ne sait si ce fut à cause de l'épigramme. [i683] — Les contemporains de Colbert n'en firent pas tout Téloge que méritait ce grand ministre. Dès la nouvelle de sa mort, on fit circuler des petits carrés de papier portant ces mots et ces lettres ainsi disposés : Venance G Franco D Fert K Colbert Paris Traduction : J'ai souvenance des souffrances qu'a souffert Paris sous Colbert. (G sous Venance, etc.) [1732] — L'exil du conseiller Pucelle

( 213 ; excite dans Paris un mécontentement qui se traduit par des couplets. Le Journal de Barbier a conservé celui-ci : Le Roi, pour plaire & Flcury, El K sa séquelle, Vient d'exclure de Paris Le zélé Pncelte. Le peuple va murnior Et les filles vont crier : Rendez-nous Pucelle 0 gué! Kendez-nouB PuceH

(●■^14) En 1736, à la suite d'un pari, les cabriolets de MM. de Fénelon & de Fontenille luttent de vitesse sur la route de Versailles. Le cheval du premier crève à Sèvres, & celui du second ne rentre à l'écurie que • pour ne plus en sortir. De plus, M. de Fénelon fait une chute qui lui vaut pour tout témoignage de commisération ce calembour : « Il ne pouvait manquer de gagner la course en allant ventre à terre. » I1770J — Les expédients financiers du ministre Terrai font crier les porteurs de titres de rentes qui voient retrancher arbitrairement la moitié de leurs revenus. Un soir, l'Opéra est plein. On étouffe au parterre en criant : « Où donc est Terrai?... Qu'il vienne nous réduire de moitié ! »

(215) Le lendemain, au bal de Versailles, un petit masque intrigue le duc de Choiseul qui lui demande son nom avec instance. « Je m'appelle Terrai. — Allons donc ! Tabbé Terrai a deux fois votre taille. — Vous ne savez donc pas que je réduis à moitié ! » D'autres vont proclamant : « Le Roi est » riche. Il va payer toutes ses dettes, -^ car il a trouvé un trésor enterré, » Le dîner splendide que le duc de Penthièvre donna aux membres de l'Académie, le lendemain de la réception du chevalier de Florian, valut à ce prince le titre de restaurateur de l'Académie française. La vénalité des anciens magistrats se ressentait de la vénalité des charges. C'est

ce qu'on leur faisait sentir volontiers. Lorsque Louis XV établit un nouveau parlement composé, disait-on, de personnages faciles à gagner, on leur décerna cet horoscope : « — Louis Quinze a détruit l'ancien parlement, quinze louis auront bon marché du nouveau. » On souffrait également de l'élévation des frais de justice qu'on appelait épices, et on trouva un quatrain superbe pour le faire sentir, lors du grand incendie qui détruisit, au siècle dernier, une partie du Palais. Certes, ce fut un triste Jeu Quand à Paris dame Justice, Pour avoir mangé trop d'épice, Se mit le palais tout en feu. [1774] — La rancune publique n'épargne pas le chancelier Maupeou dans ce quatrain sur une sorte de galons à bon marché qu'on fabriquait alors :

**The text on this page is estimated to be only 28.98% accurate**

217 ; On fflrt certBiiiiB iralons de nonvelle lllatl^re, t'ort peu chers, mais furt bons pour habltM de galas On les nomme à U diàneetih\*. Pourquoi ? C^efft qu'ils bont fnux et ne rougissent pas. Et comme le lieutenant de police, au moment de la disgrâce du chancelier, avait renouvelé d'anciens règlements qui défendaient de tirer des pièces d\*artifice sans permission, on fait encore circuler ces vers satiriques : Pour son insigne fausseté. Le roi du chancelier vient de faire justice : Mais, du peuple la Joie ayant trop éclaté, « Ce prince aime si fort rMusière vérité. Que même k nos plalsim, ll défend l'artifice. [1782] — La flotte du comte de Grasse est mise en déroute par les Anglais. A la douleur causée en France par cette fâcheuse nouvelle, se mêle un grand dédain pour le malheureux amiral, et comme la ville de Paris a résolu d'offrir un vaisseau au Roim



{ •nH ) on donne d'avance cette devise au nouveau bâtiment : —  
« Vaincre ou mourir! Point de grâce ! » [1785] — L'esprit public se soulève  
contre le système financier de Calonne comme il s'est soulevé contre celui  
de Terrai. Le m'nistre ébranle le crédft de 1^ caisse d'escompte en lui  
prenant soixante-dix millions. Les Parisiennes inventent des petits  
chapeau:^ sans fonds j qu'on appelle chapeaux à la caisse d'escompte. On  
affirme que M. de Calonne, pris certain soir d'une fausse ppur, a sonné en  
criant : « Fermez les portes ! Il y a un voleur ici ! » — Et ses gens de lui  
dire, après maintes recherches : « Monsieur peut être assuré qu'il n'y a que  
lui dans la chambre\* »

( 2\*9 ) Vers le même temps, on s'e'crie : juste ciel! — en apprenant que le ciel de soçi lit s'est détaché par accident et que Galonné a failli être étouffé pendant son sommeil. On sait comment se termina le triste procès du Collier. Un arrêt condamna la comtesse de La Motte-Valois à être marquée par un fer chaud. — Ce fer qui avait la forme d'une fleur de lis, flétrissait en elle une descendante des anciens rois de France. On le fit sentir par ces six vers. A la moderne Valois, Qui contestera ses droits? La cour des pairs elle-même, Qaoiqn'en termes peu polis. Lui fait, par arrêt suprême. Endosser les flenrâ de lis. On disait aussi du cardinal de Rohan,. si gravement compromis dans la même affaire: « Il n'est pas franc du collier. »  
•j ' ^ .

'( 220 } 1 1 78GI — L'Académie française reçoit M. de Nicolal, premier président de la chambre des comptes. Cette épigramme prouve qu'on se moque à tort de cette élection fort discutée & fort discutable ; son auteur y tire habilement parti de l'ordre hiérarchique- de la Chambre des comptes. C'est M. de Nicolal qui est censé parler : Au cercle académique, en dépit des méchants. Avec éclat Je sais s'en paraitre. A mes ordres toujours J'ai donné président Pour m'enseigner, au moins quarante maîtres : Pour m'imprimer, soixante correcteurs ; Pour m'applaudir, quatre-vingts Auditeurs. [1788] — » L'Assemblée des notables prélude au mouvement qui amènera la convocation des états généraux... Mais on rit de tout en France. « On n'en finit pas, rapporte Grimm, avec les -quolibets auxquels donné lieu »

(22 1 ) t^Assembl^e des notables. î\ suflirÉt à-ert citer quelques-uns pour faits juger. qUe le! goût de^ -calembours,, des pointes, des jeux de mots, 'n\*est point ralenti ;' qu'il augmente même en proportion de la gravité des objets. « Comme le prévôt des marchands & le premier échevin de la ville de Paris ont reçu leur lettre d'invitation, et que ce dernier se nomme Gobelet, on dit que, c'est bien peu d'un gobelet your tant de cruches, « Comme tous les maires électifs des villes sont convoqués, & que dans l'ordre de la noblesse il n'y a que six ducs et pairs, on dit que c'est bien peu de pères pour tant de mères (maires). « On dit que l'on fera une" friture des maires qui arriveront trop tard et qui ne seront bons qu'à cela, parce que ce seront des maires lents (merlans). ['789I — Dès cette grande daté, le jeu de mots devient plus que jamais politique. L'Assemblée constituante du 4 août décrète m.

**The text on this page is estimated to be only 23.28% accurate**

l'abolition de tous les privilèges et de toutes tes distinctions, parmi lesquelles se trouvaient compris le cordon bleu du SaintEsprit et le cordon rouge de Saint-Louis.^ On fait circuler dans la même séance ces six vers : Noos reformons tous les cordona, Itftis cependant nous prévenone Qae le cordon grts est des nôtres. Car un jour ce charmant licoa Saura fort bien orner le con D'an grand nombre d\*entre nooe autres. Le cordon gris, c\*était la corde, & le cri funèbre à la lanterne! devait bientôt confirmer son avènement. Autre quatrain dirigé contre la même Assemblée. La pensée en est jfine & bien rendue. Dans cette Assemblée oit Ton (anche Et le bon sens et le bon droit, Le côté droit est toujoitrs gauche, Et le gauche n'est Jamais droit.

{ 2-iO ) Les fabricants d'anagrammes eux-mêmes nagent en pleine politique. Un ami de la liberté avait retrouvé dans aristocrate toutes les lettres du mot Iscariotte. Quelque temps après, le journal royaliste les Actes des Apôtres prenait sa revanche en disant : JVi trouve bien mieux que gela, On en conviendra. Je m'en flatte; Car, sans ôter un iola, Oéœociateme li^crofa. Au beau temps des perquisitions, on veut qu'un farceur ait dénoncé au Comité de sûreté le couvent de la place Maubert comme recelant vingt-cinq armes de guerre et cinq canons. On s'y' serait transporté pour trouver... vingt-cinq Carmes et cinq ânon. Je crains, dans le récit précédent^ un

( 224 ) canird, à côté duquel peut prendre place cet autre spécimen de Tesprit du temps. Un citoyen se présente et demande un passeport/en déclarant se nommer Nis. — « Nis tout court ? demande-t-on. — Il le faut bien, puisqu'on a supprimé les Saints et les De. Je m'appelais SaintDenis avant Tère de la liberté. » Un autre donne au tribunal le nom de De Saint Cyr. « Il n'y a plus de De, fait le président. — Eh bien ! Saint-Cyr. — Il n'y a plus de Saint. — Cyr, alors. — Il n'y a plus de Sire. m Lorsqu'on décréta les nouveaux poids et mesures, les plaisants les jugeaient ainsi : — « Cela ne prendra pas, surtout près des femmes. Allez donc leur parler de stère. »

**The text on this page is estimated to be only 22.13% accurate**

(225) [an vnl — • 'Un peu avant le i8 brumaire,' . - V ■ t ? les royalistes répandaient une caricaturereprésentant les. membres cfu pîrectoir, avec une lancette, une laitue et un rat pour' toute légende, ce qui signifiait : ^ « Uan sept les tuera. » ' . : . «Quelle idée, disait-on aussi, -d\* avoir ctioisi le peùpliçr {peuple lié) comme symbole républicain ? » -i-i j Envoyé en^ Vendée,- Santerrê s'y montra incapable. Comme c'était un aiicien brasseur, les loustics lui. composèrent d'avance cette épitaphe : • Ci git Santerrê, ■ • Qui de Mars ne connut que la' bière. ï ~ ' • ' ■ 1 • . . . ' . é La fortune pifblique était alors au^ pKi,s bas. Un jour, là voilure du ministre des



**The text on this page is estimated to be only 20.21% accurate**

( 226 ) finances, Ramel, verse dans la cour de la direction des Postes. Les commis, auxquels il était dû un fort arriéré, s'écrient : — « Quel bonheur ! Nous allons enfin émarger. Le ministre des finances vient verser chez nous. » [1800] — Voici ce qu'on appelait alors VAlfhahet du jour. C'est le procédé eiçployé dans un précédent jeu de mots sur Colbert. ALPHABET DE 1800. Le ly« est F A C. Len Jacobins sont D G J). Les rentiers sont A Q, . , Le Directoire est A I. Le premier Consul est H B. \a cooscription est L U D. Le fanatisme est ABC. Les privilèges sont 0 T, Les conspirations ont C C\* L'esprit pubUc cM K 0 T, Not soldats &ont R G.

Les ouvertets sont 0 Q P^ Le pouvoir est C D. Le peuple est £ B  
T.^ L'espoir R S T. [iSoiJ — C'est ici le moment de placer une répartie  
célèbre que V Esprit des Anas de 1801 adonnée, je crois, le premier. Un  
jeune officier courtoisait une belle dont la mère provoque une explication. «  
Entendons-nous, Monsieur. Sur quel pied venez-vous voir ma fille ? — Sur  
le pied du lit, Madame. Voici deux autres réponses, prises dans le même  
recueil, & réapparues, comme la première, sous bien d'autres pavillons. En  
tête à tête avec une beauté très-humaine, un homme entreprenant prenait  
des libertés décisives. — « Monsieur, lui dit-elle, vous me prenez sans  
doute pour une autre

( 228 ) ^ Non, Madaine, je VOUS prends pour moi. ». Un galant rencontre une promeneuse facile sous les marronniers des Tuileries. Croyant trouver un moyen ingénieux de lui exprimer les sacrifices auxquels est disposée sa flamme, il met un quadruple sur son oeil. La divinité se contente de répondre : « L'amour n'est pas borgne, Monsieur, il est aveugle. » L'Esprit des Affaires assure que Tadorateur fasciné promet de ne plus mettre de prix à la possession de tant de charmes. (1804I — Lors de la proclamation de l'Empire, on disait de la République : L'indivisible citoyenne n'a pu supporter de mourir L'opération césarienne. [1814I — Au retour de Louis XVIII, les

**The text on this page is estimated to be only 27.39% accurate**

; i29 ) bôufbônîenâ répétaient : — « Il était impossible que Napoléon ne succombât pas : 11 avait trop d'N mis partout, » — par allusion à la lettre initiale sculptée sur tous les monuments élevés sous l'Empire. Michaud et Campenon se disputent le fauteuil de Ducis à l'Académie. On met sur leur compte ces deux épigrammes auxquelles on ne saurait refuser une grande richesse de rimes. I. Au fauteuil de Ducis on a porté Miobaud. Ma foi ! pour Yy placer, il faut un autre chand. II. Au fauteuil de Ducis aspire Campenon : Son talent suffit-il pour qu'il s'y campe ? Non. [1827] — En réponse à l'ordonnance de janvier qui rendit le timbre obligatoire, l'ancien Figaro lança quatre couplets, dont Voici le dernier : Je suis timbré ! (iû). Dit ce coquin, que par sentence n

**The text on this page is estimated to be only 21.70% accurate**

( »3o ) Un fer brillant a déchiré.... De parvenir J'ai rassirance,  
Car, pour plâtre à Son Excellence. \* Je aala timbré I (4»«). Le châtiment de  
la marque était encore admis par notre pénalité. |i8581 — On fait cette  
épigramme sur le pont du Rhin, construit, si on se le rappelle, à frais  
communs, par la France et TAllemagne : Le pont fixe du Rbln sera bien fait,  
Je crois. Car on a confié chaque œuvre aux plot habile» t L'Allemagne  
fournit le bola\* La France ae charge dea ^/«t\* N'oublions pas que la Prusse  
nous forçait alors à former une armée de l'Est, car elle mobilisait sa  
landwehr pour empêcher les Italiens d'entrer en Vénétie. Ceci est de  
rhistoire. FIN. ^ ■ 1 » ■ I - -!!■ ^rii -I - — -^~ PARIS.— K. DK aOTS,  
IKP.»2, PLACK VU PANTIlkOir.

**The text on this page is estimated to be only 5.33% accurate**

PAHIS. — E. DK SOYE, IMPRIMJÎL'B, 2, PLAGK DU  
PANTHÉON 67685497 r

**The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate**

» N

**The text on this page is estimated to be only 0.33% accurate**

' ■ ^ J





